VOLUME VI. WINNIPEG, MARDI, 25 FEVRIER 1919 NUMERO 41

Adressez toute correspondance à "LA LIBERTE"

ABONNEMENTS:
Canada et Etats-Unis $2.00
Union Postale $2.50

LA LIBERTÉ

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

Ih... é et publié par la
WEST ... ADA PUB. CO. LTD.
6 ... ve McMcDermot
Téléph ... Garry 4264-4265

LE GENERAL PAU NOUS VISITE

L'illustre général français est l'objet de chaleureuses receptions à Winnipeg et Saint-Boniface

Winnipeg avait, vendredi avant-midi, l'insigne honneur de recevoir un des plus grands et des plus illustres généraux français, Pau, vétéran de 1870 et l'un des chefs de la première heure dans la guerre qui vient de finir. Le convoi qui l'amenait de Vancouver entra en gare à 7 h. 30 du matin. Après un bref déjeuner, le général Pau reçut le lieutenant-gouverneur, le premier ministre et quelques autres personnages officiels. Puis, avant reçu le salut d'une garde d'honneur du 34th Fort Garry Horse, il fut conduit à l'Hôtel de Ville, où lui furent présentés les hommages de la ville de Winnipeg. Le maire Gray lui souhaita la bienvenue, faisant un vibrant éloge de la France et surtout de la femme française. En réponse, le général Pau parla avec chaleur du rôle de la Grande-Bretagne dans la guerre actuelle et remercia la ville de Winnipeg des honneurs qu'elle lui rendait. De l'Hôtel de Ville le général Pau se rendit au consulat de France, puis à la Croix Rouge. Le général Pau est le président de la Croix Rouge Française. L'oeuvre de notre Croix Rouge l'attirait donc tout spécialement. De l'oeuvre canadienne il fit un vibrant éloge et lui offrit les plus sincères remerciements de la France.

A LA LEGISLATURE

Vendredi après-midi, le général Pau se rendit à la législature. Il prit un siège à la droite même de l'orateur. C'était le premier étranger auquel pareil honneur soit échu au Manitoba.

Le premier ministre lui souhaita la bienvenue, saluant en lui le brillant soldat et le grand patriote, vivante incarnation de l'idéal français.

Au nom de l'opposition et à la demande même du premier ministre, — ironie sanglante des choses, — M. Talbot, député de LaVérendrye, rappela en termes vibrants le glorieux passé du général Pau, ses blessures reçues en 1870, son refus de ne pas reprendre les armes si les Allemands qui l'avaient fait prisonnier le remettaient en liberté, et comment, libéré parce qu'on le croyait pour toujours invalide, il prit part aux derniers combats de 1870.

Au milieu d'un tonnerre d'applaudissements des députés, des auditeurs des galeries, le général Pau se leva pour répondre. Il parla en français, son secrétaire traduisant immédiatement.

C'est avec une profonde émotion, dit-il, que je prends la parole dans cette enceinte où votre sympathie me fête. Je suis profondément ému. Après les sympathiques paroles de votre premier ministre, j'ai entendu un écho de la voix de cette patrie que j'ai quittée il y a quelques mois. Tous ces sentiments que nous avons refoulés au fond de nous quand nous avons quitté les rivages de la France ont repris une nouvelle intensité et font déborder nos coeurs d'émotion.

Puis le général Pau dit tout son plaisir d'entendre la langue de son pays dont il a été tant privé depuis son départ de France et qu'il n'a entendu parler que par les représentants officiels de son pays. Après avoir remercié la droite et la gauche de la chaleur de leur accueil, il dit le rôle que l'Angleterre a joué dans la guerre et quelle aide puisante elle fut pour la France.

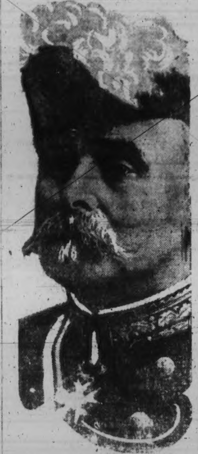
Après quelques paroles du président, le premier ministre demande trois hourrahs en l'honneur du général Pau. Puis la législature ajourna afin de permettre aux députés d'aller offrir en particulier leurs hommages au distingué visiteur qui recevait dans la grande salle de la bibliothèque.

VISITE DES INSTITUTIONS DU GOUVERNEMENT

Accompagnés de plusieurs ministres le général Pau et sa mission visitèrent dans l'avant-midi de samedi le Collége d'Agriculture. Après un goûter ils se rendirent à l'hôpital militaire de Tuxedo.

AU "CANADIAN CLUB"

Sept cents convives prirent part au banquet de vendredi après-midi, donné au Royal Alexandra, par le *Canadian Club* en l'honneur du général Pau. M. R.-Y. Craig lui souhaita la bienvenue. M. le professeur Osborne traduisait. Dans sa réponse, le général Pau expliqua le but de cette mission et remercia la Croix Rouge de ses secours qui sauvèrent la vie à une partie de la population du nord de la France.



CHEZ LE LIEUTENANT-GOUVERNEUR

Le soir le général Pau fut l'hôte du lieutenant-gouverneur. Ce fût une brillante réception à laquelle outre le général Pau et sa suite assistaient Monseigneur Sinnott, archevêque de Winnipeg, Mgr Cherrier, le R. P. Féré, S.J., les juges Prendergast et Prud'homme, le maire Béliveau, le docteur Lachance, M. Noël Bernier, le capitaine Gauthier, MM. Osborne, Chevrier, J. Collon, etc.

A SAINT-BONIFACE

Le général Pau, avec un programme aussi chargé que le sien et la brièveté de son séjour à Winnipeg, ne pouvait que donner une couple d'heures à Saint-Boniface. Ce devait être les plus vibrantes et les plus belles de tout son passage à Winnipeg. C'était le samedi après-midi, en plein après-midi, à une heure où presque tous sont au travail. Mais cela n'y a rien fait. De bonne heure, longtemps avant la réunion, la foule commença à s'entasser dans la grande salle du collège de Saint-Boniface. Bientôt la salle fut trop petite, la foule encombrait les allées, accaparait tout ce qu'il y avait d'espace disponible, puis se massa dans les corridors. Jamais pareille foule ne s'est vue au collège de Saint-Boniface. Beaucoup ne purent pénétrer dans la salle et attendirent à la grande porte du Collège la sortie de l'illustre visiteur qu'ils voulaient absolument saluer.

Le général fut précédé dans la salle par une garde d'honneur de vétérans français. Puis ce fut un tonnerre d'applaudissements. Le général Pau faisait son entrée, accompagné du maire de Saint-Boniface. Il prit place sur l'estrade au milieu des invités d'honneur. La fanfare le saluait de sa joyeuse musique.

M. Bourgoin lui présenta les hommages de la colonie française et le maire Béliveau ceux de la ville de Saint-Boniface. Si l'espace nous le permet, nous donnerons la semaine prochaine le texte de l'adresse lue par le maire de Saint-Boniface.

Puis le général Pau se leva pour répondre. L'auditoire lui fit une délirante ovation. Le général Pau parle simplement, avec cette éloquence propre aux militaires, sobre mais pleine de sens et qui va droit au coeur. Puis il a l'air si bon! Il charme, captive. On comprend l'amour que lui ont toujours porté les soldats français et combien il le mérite.

Il semble ému, c'est visible. Et cela se comprend. Comme il nous le dit dès ses premiers mots, il a le grand bonheur d'entendre parler sa belle langue de France. Depuis sept mois il en a été presque sevré. Et puis il est chez lui à Saint-Boniface. C'est un coin de terre français. Il est chez de "chers amis".

"Mes chers amis", c'est le mot qui me monte du coeur aux lèvres, dit-il en commençant. Vous comprendrez facilement notre émotion. Il y a huit mois que nous avons quitté la patrie. C'est une chose qu'on ne saurait oublier. Ni le temps ni la distance ne l'efface. Et jamais la patrie ne pouvait nous être plus chère que dans ces ours que nous avons vécus hors la France. Nous avons quitté la France au moment de la grande détresse. C'était une angoisse générale. D'aucuns désespéraient. Mais quelques-uns cependant, et j'étais du nombre, n'ont jamais douté du résultat. Il n'était pas possible que le mal triomphât du bien, que la civilisation vraie, celle des aïeux et qu'ils tiennent de leurs croyances, succombât devant la Kultur allemande.

Mais le sang français coulerait-il encore longtemps? Toutes ces atrocités dureraient-elles? Et la France résisterait-elle longtemps à ce régime qui faisait couler son sang par toutes ses blessures? C'était une heure de terrible angoisse que celle que nous vivions au moment de notre départ de France. Mais nous ne désespérions pas. Nous nous disions que si Paris succombait nous irions derrière la Loire, que si la Loire était franchie nous trouverions d'autres appuis. Il restait le plateau français, citadelle française. S'il cédait, on avait encore la vieille Garonne qui pour une fois n'aurait pas menti. Et derrière la Garonne il y avait les Pyrenées. Si on n'y pouvait point tenir, ajoute le général avec un charmant sourire, eh! bien, avec l'aide des navires de nos Alliés nous nous serions embarqués pour aller reprendre la campagne ailleurs.

Donc nous avions confiance dans la France. D'abord parce qu'elle demeure la France d'autrefois. Elle s'est transformée, il est vrai, et peut-être dans ses transformations a-t-elle parfois été trop loin. Mais le fond est le même. C'est un pays d'idéal, de joyeux et gai idéal. Et dans la guerre actuelle, la France a fait preuve des qualités qu'on lui déniait. Et pourquoi lui nier la persévérance, la ténacité? Toute sa longue histoire démontre qu'elle les a toujours possédées. La ténacité de la France n'est pas celle des autres nations, car elle a toujours ce sourire qui réflète le coeur.

Et nous avions confiance en nous, car tous savaient que c'était une guerre de vie ou de mort. La première la France a compris cette vérité. On se trouvait en présence d'un dilemme: la victoire ou la mort. Nous marchions à la victoire. Mais si nous devions trouver la mort, ce serait la mort dans la gloire et le sentiment du devoir accompli.

Et de plus, nous avions confiance dans la justice de notre cause. Nous combattions pour le droit, la justice humaine, la civilisation. Sans doute, tous ne l'admettaient pas alors, comme aujourd'hui. Et le général Pau rappelle toute la propagande allemande chez les neutres pour jeter la responsabilité de cette guerre sur les épaules de la France. Puis il poursuit: "Il faudrait être de mauvaise foi pour soutenir que la France, après son long passé de souffrance, que la France qui se taisait devant toutes les provocations, voulait la guerre. Elle savait la France que la guerre serait une chose terrible; elle hésitait à dire le mot fatal, à servir de prétexte à une guerre. Elle savait que ce serait une conflagration générale, que le monde entier prendrait part à ce conflit. A son désir de paix elle a presque tout sacrifié; elle a même presque sacrifié son honneur.

Donc la France n'a pas voulu la guerre. Et rien ne le démontre mieux que l'ordre, au moment de la mobilisation, donné aux troupes de se retirer à dix kilomètres de la frontière. Du point de vue militaire, c'était une folie, car c'était l'abandon d'une de nos meilleures lignes de défense. Mais c'est aussi la meilleure preuve du bon droit de la France. A ce moment la patrie française a laissé verser le meilleur de son sang pour même ne pas avoir l'air de vouloir la guerre.

La France savait de plus que sa cause c'était celle des petites nations que l'Allemagne attaquait dans un but bien déterminé. Le plan de l'Allemagne, c'était un plan de violence, d'expropriation du sol de ses voisins; c'était un plan de rapacité; c'était, au mépris de toutes les lois divines et humaines, de s'emparer du bien naturel d'autrui et de faire des autres de véritables esclaves dont le travail matériel ne profiterait qu'aux Allemands. La France s'est levée contre cela. C'était la France d'autrefois, celle qui s'était levée pour marcher au secours de tous les opprimés; c'était la France toujours prête à se lever pour le droit, la justice, le triomphe de son idéal. Une nation qui se bat dans ces conditions, résolue d'aller jusqu'au bout, de se faire tuer jusqu'au dernier homme, ne saurait être vaincue.

Après avoir rappelé combien douce lui fut la nouvelle de la victoire, qu'il apprit en terre étrangère, il remercie tous ceux qui sont venus rendre hommage, en sa personne, à la France. Et il conclut ses remerciements, en disant à son immense et enthousiaste auditoire: "Mes chers amis, je suis tout à fait gâté par cette journée."

Vu l'heure avancée et les exigences du programme du général Pau, la réunion prit immédiatement fin par le chant de O Canada, la Marseillaise, Dieu sauve le Roi. Et le général Pau quitta son auditoire, auquel il semblait ne pouvoir s'arracher tant il était heureux de se trouver parmi les siens, au milieu d'ovations, d'acclamations, de serrements de main. Ces acclamations l'escortèrent tout le long de son passage dans le corridor qui conduit à la sortie. Dehors, une foule qui n'avait pu pénétrer à l'intérieur, entoura son auto et lui fit une chaleureuse réception.

* * *

Le soir au Royal Alexandra le comité de l'Alliance Française lui donna un banquet intime. On y but à la santé de la France et de l'Angleterre. M. Jules Collon proposa la santé de l'armée française, à laquelle le général Pau répondit.

Notes et Commentaires

Soldats et politique

Afin de se protéger et de s'entr'aider, les vétérans se sont constitués en union. Ce n'était que juste et légitime, et en outre sensé. S'ils veulent avoir voix au chapitre, il leur faut faire corps et offrir au public un code bien défini de réclamations. Le danger c'est que la politique ne s'y faufile. Si nombreux sont les vétérans que ce n'est pas un appui à dédaigner en temps d'élection. Des politiciens l'ont déjà compris, et c'est pourquoi ils s'efforcent de faire des associations de vétérans un outil dont ils pourraient se servir pour arriver à leurs fins politiques. On assure que nous en avons un exemple dans la *Soldiers' and Protective League of Canada*, née tout dernièrement à Winnipeg. Ce ne serait ni plus ni moins qu'une création du génie politique fertile en expédients de l'honorable Robert Rogers. Il nie et déclare tout ignorer de cette association. En somme, cela importe peu qu'il en soit ou non le père. C'est une affaire classée; enfant trouvé; nul qui veuille s'en avouer le père parce que ce serait compromettant.

* * *

Prix fixe pour le blé

L'Argentine offre son blé à $1.44½ le minot. L'Australie en a déjà vendu une importante quantité à moindre prix. Cela pose avec plus d'acuité encore que par le passé la question d'un prix fixe pour le blé de nos fermiers. Chose un peu surprenante, les *Grain Growers* et les *United Farmers* de l'Alberta ne veulent pas d'un prix fixe. Les Sociétés d'Agriculture du Manitoba adoptaient, mercredi dernier, une ligne de conduite toute différente, et priaient le gouvernement fédéral d'assurer aux fermiers canadiens le prix de l'an dernier. Et tout indique qu'il sera fait selon leur volonté, si nous devons en croire la déclaration d'un important courtier de Montréal, évidemment bien informé des volontés d'Ottawa.

Mais pourquoi, demandera-t-on, cette différence d'opinion? Pourquoi les *Grain Growers* et les *United Farmers* de l'Alberta s'opposent-ils au prix fixe tandis que les Sociétés d'Agriculture du Manitoba le réclament? C'est que les premiers escomptent que le blé se vendra $3.00 et plus, tandis que les derniers redoutent une dégringolade et craignent le retour du blé à $1.50 ou moins encore.

Que fera le gouvernement canadien? Nous le saurons d'ici peu. La plus grande des surprises que nous pourrions avoir, ce serait que notre gouvernement n'imitât pas la conduite du gouvernement américain. Ce dernier a déjà promis aux fermiers américains un prix fixe pour leur récolte de l'automne. Le Canada est trop une annexe économique des Etats-Unis pour pouvoir ignorer une telle décision: le marché américain gouverne le nôtre.

Un prix fixe comportera probablement pour notre gouvernement, comme pour le gouvernement américain, une perte de plusieurs millions. Mais le bien général, dit-on, impose ce risque.

Emigration

Jusqu'ici nous ne parlions qu'immigration. Ne voilà-t-il pas que nous entendons partout causer d'émigration.

La paix faite, nous assurait-on, des centaines, des milliers d'européens, fatigués des conflits qui ont ensanglanté leurs patries et plus encore effrayés des fardeaux que le lourd prix de la guerre ferait peser sur leurs épaules, s'empresseraient de venir demander hospitalité à notre pays. Et sur cette immigration probable de demain, on a bâti force châteaux d'Espagne. Les gouvernements européens semblent vouloir garder chez eux tout ce que la guerre leur a laissé d'hommes valides. Puis nous assistons, spectacle qui n'est pas sans étonner, à une émigration des Etats-Unis et du Canada vers l'Europe. Ne l'oublions pas, la guerre, si elle a jeté à bas trois grands empires, a par contre ressuscité ou libéré plusieurs petites patries. Et les fils de ces petites patries qui avaient emporté avec eux en terre étrangère l'amour du pays ancestral, se hâtent à y retourner. Ils apporteront à leur patrie, outre leurs bras, l'appui de leurs économies. Et c'est ce qui inquiète le plus les dirigeants de notre pays. Tous ces étrangers ont thésaurisé depuis que dure la guerre. Il serait désirable que notre pays profite de leurs économies, mais ils vont les porter à leur patrie. Aussi, dans maints districts d'Ontario, un mouvement se dessine-t-il afin d'obtenir du gouvernement fédéral qu'il interdise à ces étrangers non seulement de quitter le Canada, mais d'exporter leurs économies.

* * *

Le successeur de Laurier

Qui succèdera à Laurier? C'est la grande préoccupation de tous, tant libéraux que conservateurs. De 1893 à 1919, soit vingt-six années, Laurier fut dans la défaite comme dans la victoire le chef incontesté du parti libéral. On parlait parfois de lui donner un successeur, et tout dernièrement lui-même, à London, formulait de nouveau l'espoir de remettre entre des mains plus jeunes la direction du parti et de vivre les dernières années de sa vie dans une paisible retraite. Mais il était le géant du parti, il était le chef dont le prestige faisait taire toutes les ambitions. Et puis, il avait si jeune air en dépit de ses 78 ans. Quelle verdeur et quelle lucidité, et surtout quelle magnifique ardeur à la lutte. Ceux-là qui l'ont vu et entendu parler à Winnipeg en 1917 n'oublieront jamais ce spectacle. C'était si beau et si chevaleresque que la lutte de ce grand vieillard. Presque tous ses lieutenants anglais avaient passé à l'ennemi et ses adversaires de toujours menaient contre lui la plus dégoûtante campagne. C'était la défaite certaine, mais il tombait en Français, en beauté et le sourire aux lèvres.

Il est mort, sur la brèche, à la tête de ses troupes, au moment même de les conduire à une autre lutte. Ses fidèles caressaient l'espoir de le voir, comme autrefois Gladstone, revenir au pouvoir, mais la mort a coupé court à ce beau rêve qui se serait tout probablement réalisé.

Qui recueillera sa succession? Elle est lourde, extrêmement lourde.

Fielding? Mais il a plus de soixante-dix ans et l'on ne saurait dire de lui qu'il a beaucoup de prestige. Ce fut un bon second, mais que sera-t-il au premier rang. *Tel brille au second qui s'éclipse au premier.* Cela est très vrai de la vie politique. Et M. Fielding l'éprouvera probablement plus tôt qu'il ne le désirerait. Et d'ailleurs sera-t-il accepté par Québec? Le rôle qu'il joua dans la question scolaire de l'Ouest et plus encore son lâchage de Laurier en 1917, ne lui seront certainement pas une recommandation.

Mais il ne sera chef que temporairement. Finie la session qui s'ouvre, le parti libéral tiendra une grande convention et y fera le choix d'un successeur à Laurier.

Qui sera-ce? Le nom le plus en vedette semble celui de M. Martin, premier ministre de la Saskatchewan. Il est jeune, il a du prestige, et en plus une largeur de vues qui le rendrait acceptable à Québec. Mais il y a Sir Lomer Gouin. Il semble avoir l'étoffe d'un chef au fédéral, et l'on ne saurait nier qu'il a du prestige, même dans les provinces anglaises. Seulement consentira-t-il à quitter Québec où, semble-t-il, de longues années de pouvoir lui sont assurées. Si oui, le choix du parti libéral se fera certainement entre Sir Lomer Gouin et M. Martin. Et qui sait? la politique est si pleine d'imprévus.

* * *

Comment on nous calomnie

Ce qu'on est convenu d'appeler l'incident Price nous en fourni un joli exemple. Sir William Price a presque toujours vécu dans la province de Québec, au milieu des Canadiens-français. Il nous connaît donc très bien et il devrait être le dernier homme à tenter d'ameuter les autres provinces contre nous. Mais tel n'est point son cas. Il a tenu à mettre les pieds dans les plats, et à le faire en grand.

Les soldats de passage à Québec y achètent en contrebande un alcool frelaté, qui les enivre et les rend furieux. Il y a eu bagarres, coups et blessures. Naturellement, les agences de presse se sont emparé de cela et le tout dénaturé, grossi, corsé, poussé au tragique, est allé se loger dans la presse ontarienne. Le *Globe* et maintes autres feuilles ontariennes y allèrent d'un article indigné et fielleux à l'endroit du Québec. Cela encore pouvait se tolérer. Mais ne voilà-t-il pas que le sieur Price fourre son nez là-dedans et se fend de télégrammes aux maires de Toronto, Hamilton et autres villes ontariennes, même au maire de Winnipeg, affirmant qu'on drogue et vole les soldats. Il les invite à protester auprès du ministre de la milice à Ottawa et à mener activement une campagne de protestation contre ces prétendus outrages. Un télégramme du maire de Toronto au maire Lavigueur fait sortir le chat du sac. Comme le maire de Québec n'a pas froid aux yeux, il n'a pas tardé à remettre les choses au point et à coller au front de Sir William Price l'étiquette de calomniateur.

Mentez, mentez, il en restera toujours quelque chose, a dit Voltaire, coquin qui eut fait un parfait directeur de nos agences de presse. Ce sera encore vrai dans ce cas, car beaucoup de ceux qui auront lu la calomnie n'auront point lu la mise au point.

* * *

Les enfants au cinéma

L'honorable Walter Mitchell soumet à la législation de Québec un projet de loi qui interdira l'entrée des théâtres de vues animées aux enfants âgés de moins de 15 ans, qu'ils soient ou non accompagnés de leurs parents.

C'est une saine mesure. Le cinéma n'a en pratique aucune valeur éducatrice. C'est une belle et bonne chose en théorie et sur le papier. Que de merveilles ne devait-il pas accomplir. Nous sommes à l'époque des leçons de choses. Et le cinéma c'était la leçon de choses; il devait à la fois instruire et moraliser. Tous ces théoriciens oubliaient que le cinéma est une entreprise financière, comme le théâtre, les salles de danse, et que pour réussir il lui faudrait s'abaisser jusqu'aux passions de la plèbe. Le cinéma n'est pas et ne saurait être un éducateur et un moralisateur. Rien n'est plus factice que sa science. Il enseigne l'histoire à la façon de certains romans prétendus historiques qui tout simplement ont implanté dans la pensée populaire les plus absurdes légendes.

La sensation et le jaunisme sont la base du cinéma. Plus

(Suite à la page 5)

POUR AIDER LA PROPAGANDE

On peut se procurer déjà, en s'adressant au Secrétaire du Comité de Propagande (39 Avenue Provencher St-Boniface), les trois premières brochures de la Bibliothèque de l'Action Française de Montréal. Les amis sincères de cette oeuvre si florissante et si admirable aimeront lire ces trois études qui n'ont encore rien perdu de leur actualité.

"La Fierté", par le R. P. Louis Lalonde, S.J., est un sujet toujours fécond en utiles et sérieuses réflections pour un coeur catholique et canadien-français; "Pour l'Action Française", par M. l'abbé Lionel Groulx, retrace une page des plus intéressantes de l'immense travail qui a été accompli, depuis deux ans, par la vaillante organisation qui s'est assigné le rôle très important de défendre les intérêts de la langue française, dans tous les centres français du pays; "La Veillée des Berceaux", par M. Edouard Montpetit, fait voir où réside la force première de notre nationalité.

Ces trois brochures seront adressées à tous ceux qui en feront la demande, au prix avantageux de dix sous franco, chacune. Tout lecteur sérieux qui porte intérêt aux choses canadiennes ne devrait pas manquer d'avoir chez lui des travaux de cette valeur. Qu'on n'oublie pas de joindre le paiement en envoyant sa commande.

Gustave Léo.

Le Secrétaire du Comité de Propagande,
39, Avenue Provencher,
Saint-Boniface, Man.

LE COIN DES DAMES

C'EST en rencontrant chaque jour les gentils écoliers et écolières qui s'en vont, à la façon de vaillantes abeilles ouvrières, butiner sur les fleurs de la science, que l'idée m'est venue de vous parler de mes petits amis. Ce souvenir spécial, que je leur dois, en retour de l'affection constante qu'ils me témoignent, leur fera plaisir, me semble-t-il...

Mon coeur en compte beaucoup. Ils m'aiment bien, et je les aime. Je les aime à cause de cette charmante simplicité, de cette aimable candeur qui est leur partage et que je tremble qu'ils ne perdent en grandissant. Je les voudrais toujours ainsi: francs et sincères, dépourvus de toute vanité, de toute diplomatie mondaine de mauvais aloi, de manières guindées. C'est presque dire que je déplore qu'ils doivent vieillir.

J'en compte de tous les âges: voire même de chers bébés roses qui me regardent avec de grands yeux étonnés et qui se laissent bercer dans mes bras. — Oh! ceux-là, je les "croquerais"! Rien ne m'est doux comme de vaincre leurs petites colères, leurs crises de larmes! Et lorsqu'ils commencent à grandir, je suis fière qu'ils me reconnaissent et qu'ils m'accueillent en criant mon nom, dussent-ils n'en balbutier encore que la dernière syllabe. Un de ceux-là ne frappe-t-il pas des mains en m'apercevant, et n'a-t-il pas déjà voulu tromper la surveillance maternelle même, pour venir me voir? Comment ne pas être sensible, dites, à ces marques de naïve amitié?

J'ai des petits amis bruns, j'en ai aussi des blonds, — la couleur n'y fait rien — des timides, des espiègles, et des studieux. Studieux, ils le sont tous, certes, mais les uns révèlent déjà une aptitude plus marquée pour les arts et les lettres.

Il s'en trouve dont l'affection a besoin d'être alimentée par la présence ou la vue fréquente de la personne aimée. Par exemple, ceux-là m'aiment moins en hiver qu'en été. L'été, ils viennent à ma rencontre, me font de grands signes d'amitié quand je passe; l'hiver, il fait plus froid, ils sortent moins, et tandis que je les manque, moi, eux s'habituent à ne plus me voir... Tant mieux pour eux! Oserais-je leur souhaiter pour leur bonheur, qu'ils ne souffrent pas davantage, quand ils seront grands, des absences et des séparations??? A moins, toutefois, — ce qui est fort douteux, — qu'ils n'aient déjà l'esprit formé au détachement: vraie sagesse en vérité, mais si difficile à acquérir!

Quelques-uns se dérobent à mes caresses.... sont farouches même, mais s'ils devinent quelque gâterie dans mes poches, la glace se fond... Je ne suis pas une gâteuse d'enfants... Aussi dois-je faire le sacrifice d'un petit coeur plutôt que de le gagner au moyen de douceurs.

J'aime mes petits amis, et c'est pourquoi je voudrais les protéger contre tout malheur. Je désirerais qu'il n'entrât que du soleil dans leur vie, ignorant toute souffrance, tout déboire. Mais quand on est petit, on ne sait pas apprécier son bonheur. On veut grandir vite pour trouver la clef de tous les mystères, Comme, si de savoir plus, rendait nécessairement plus heureux!" Les petits sont tous comme cette fillette de cinq ans qui m'aborde l'autre jour, et me dit, toute joyeuse: "J'ai mal aux dents, je vais aller chez le dentiste, moi!" Pauvre enfant! Elle avait hâte de faire connaissance avec la chaise, les outils et les gros doigts qui allaient élargir sa petite bouche! Je me doute un peu de ce que dut être l'impression reçue de cette première visite chez l'arracheur de dents...

Voilà, en gros, ce que j'ai à dire de mes petits amis. Sans fermer aveuglément les yeux sur les défauts qui se manifestent déjà dans leurs minuscules personnes, j'ai voulu, à dessein, les passer sous silence pour ne faire voir que les charmes propres à leur âge. Mais qu'ils sachent bien que c'est à titre d'encouragement, et non pour les flatter, que j'agis de la sorte. Qui dit encouragements ne dit pas compliments. Ceux-ci sont fades et nuisibles, généralement, tandis que ceux-là... Eh, mon Dieu, qui donc en ce bas monde, n'en sent pas quelquefois le besoin? Nous sommes tous un peu enfants, à nos heures, sous ce rapport. Tous, nous aimons, nous recherchons même les encouragements; la protection de plus grand, de plus éclairé, de plus sage que nous. A plus forte raison, est-ce un "bonbon" qu'on ne doit pas se lasser de distribuer à l'enfance, — avec discernement sans doute, — afin de la pousser sans cesse vers l'effort à grandir, et de la prémunir en même temps contre les obstacles qui l'empêcheraient d'avancer dans cette ascension vers le bien, le beau, le noble qui doit être la cible de son ambition. Mon Dieu, que ce soit là aussi le but visé par mes chers petits amis.

JACQUELINE des ERABLES.

18 février 1919.

NOX

Sur la pente des monts les brises apaisées
Inclinent au sommeil les arbres onduleux;
L'oiseau silencieux s'endort dans les rosées,
Et l'étoile a doré l'écume des flots bleus!

Au contour des ravins, sur les hauteurs sauvages,
Une molle vapeur efface les chemins;
La lune tristement baigne les noirs feuillages;
L'oreille n'entend plus les murmures humains.

Mais sur le sable au loin chante la mer divine,
Et des hautes forêts gémit la grande voix,
Et l'air sonore, aux cieux que la nuit illumine,
Porte le chant des mers et le soupir des bois.

Montez, saintes rumeurs, paroles surhumaines,
Entretien lent et doux de la terre et du ciel!
Montez, et demandez aux étoiles sereines
S'il est pour les atteindre un chemin éternel.

O mers, ô bois songeurs, voix pieuse du monde,
Vous m'avez répondu durant mes jours mauvais;
Vous avez apaisé ma tristesse inféconde,
Et dans mon coeur aussi vous chantez à jamais!

LECONTE DE LISLE.

PENSEES CHOISIES

Veillez de près; commandez de loin.

* * *

On nous accuse quelquefois d'aimer moins juste au moment où nous aimons plus et mieux. On aime plus, quand on s'arrête moins aux charmes extérieurs, pour aller chercher dans l'âme ce que l'on doit aimer. On aime mieux, quand on met moins de sens et plus de coeur dans son amour.

Une bonne retraite décide de toute une vie, comme un heureux calcul, de toute une fortune.

* * *

Solitude et silence; patrie des âmes vaillantes qui se préparent aux luttes ardentes de la conscience contre les passions, de la vertu contre le vice.

* * *

Solitude et silence, patrie de Dieu qui visite les siens. Dieu n'est pas dans le tumulte du monde; il est danc la paix d'une retraite, c'est là qu'il parle au coeur.

R. P. Monsabré.

UN BRAVE PETIT MONTAGNARD

Je gravissais, un jour, à quelques kilomètres de la ville de Cauterets, la pente assez abrupte qui monte de pont d'Espagne au lac de Gaube. Chemin faisant, je rencontrai un petit montagnard chargé de provisions pour l'hôtellerie du lac. Nous, engageâmes conversation; au bout d'un instant, nous étions une paire d'amis:

— Quel âge as-tu mon petit homme?

— Onze ans, Monsieur.

— Alors, tu feras ta Première Communion l'an prochain?

— Je l'ai faite!

— Cette année?

— Non, il y a deux ans; j'avais neuf ans!

— Pourquoi l'as-tu faite si jeune?

— Chez nous, Monsieur, il n'y a pas d'âge fixé; on fait sa Première Communion quand on est assez savant; il y en a qui ne la font pas avant quatorze ans.

— A quel âge as-tu donc commencé à aller au catéchisme?

— A six ans; j'y suis allé tous les jours pendant trois ans.

— Mes compliments, mon garçon! Savais-tu bien ton catéchisme?

— La première fois, je ne le sus pas beaucoup parce que j'avais un peu peur; je m'étais placé, sans m'en douter, dans le banc des fainéants; mais je n'y suis pas resté longtemps. Quand M. le Curé a vu que je savais bien, il me donna une bonne place,

— A quel âge savais-tu ta prière?

— Je la savais tout entière à cinq ans, excepté les litanies du Saint Nom de Jésus et de la Sainte Vierge; mais je les ai bien vite apprises!

— Qui donc t'a enseigné ta prière avant de venir au catéchisme?

— C'est ma grande soeur. Et puis, nous faisons la prière tous ensemble; depuis que notre pauvre père est mort, c'est notre mère qui la récite et nous répondons... C'est aussi ma grande soeur qui m'a appris l'Histoire Sainte, le soir, à la veillée, pendant l'hiver.

— Tu as plusieurs frères et soeurs?

— Pas tant qu'avant, Monsieur! L'an dernier, mon frère aîné est mort d'accident dans la mine; mon second frère l'a remplacé dans son travail; j'avais aussi une petite soeur; à l'âge de trois ans, la pauvre, elle est partie pour le paradis.

— Tu travailles pour l'hôtellerie qui est là-haut?

— Oui, Monsieur, j'y suis en location pour quatre mois; il faut bien gagner un peu d'argent pour la maison.

— Mais, d'ici, il ne t'est pas facile d'aller à la Messe. C'est tout un voyage?

— Oui, et ça me fait du chagrin; je ne puis descendre à Cauterets tous les huit jours; mais j'y vais tous les quinze jours; c'est dans les conditions. Les dimanches où je n'ai pas la Messe, je la remplace en récitant un chapelet tout entier.

— Tu as un chapelet?

— Oh! oui, tous les jours "j'en enfile un petit bout", car je n'ai pas beaucoup de temps. J'ai aussi apporté de chez nous mon catéchisme, et presque tous les jours, j'en relis quelques pages pour ne pas l'oublier; je ne voudrais pas, savez-vous, être refusé, au mois de novembre, pour la Confirmation! ....

....

Brave petit montagnard, me disais-je en l'écoutant! Sans doute de rudes labeurs l'attendent dans la vie, Mais c'est un brave coeur; il a puisé dans sa famille des principes de foi et de piété qui seront la sanctification de son travail, la consolation de ses peines, le salut de son âme...

Ah! si nos familles savaient ce qu'elles perdent, à quels malheurs elles s'exposent, de quelles énergies et de quelles joies elles privent leurs enfants, en négligeant au foyer l'éducation chrétienne!

MOTS D'ENFANTS

Excellent choix

Une jeune personne de quatre ans aime sa maman de tout son coeur — ce qui est permis et même recommandé. Pour le lui prouver, elle l'embrasse, puis se tournant vers son papa, dit avec un enthousiasme mêlé d'étonnement:

— Enfin, papa, comment as-tu fait pour savoir que c'était justement cette maman-là que je voulais?

* * *

C'est un commencement

Maman.—Mon pauvre Charlot, d'où viens-tu? De l'encre sur le nez, de l'encre aux doigts, de l'encre sur ton col de chemise, sur tes pantalons, sur ta veste!... Tu n'es jamais revenu de l'école dans un pareil état!

Charlot, fièrement. — C'est qu'aujourd'hui, pour la première fois, maman, nous avons écrit à la plume.

* * *

Economie et ambition

Soeurette doit aller se confesser pour la première fois. Maman l'interroge sur le choix de son confesseur.

— A quel prêtre vais-je te conduire?

— A celui qui me fera payer le moins cher.

— Aucun confesseur ne te fera jamais payer le pardon de tes péchés.

— Oh! alors, reprend la petite, conduisez-moi à Mgr l'Archevêque.

L. D. C. F.

La partie de cartes organisée par les Demoiselles Catholiques de Langue Française aura lieu, telle qu'annoncée, dimanche le 2 mars, à 8 heures p.m., à la salle Lavoie, rue Dumoulin.

Nous espérons que comme par le passé le public se rendra nombreux, car tout en vous récréant vous encouragerez une oeuvre qui fait beaucoup de bien.

La Ligue des Demoiselles est toujours prête à donner son concours pour toute entreprise de charité; c'est ainsi qu'elle vient en aide à la Société Saint-Vincent de Paul, qui demande certainement un grand encouragement.

Donc, qu'on se le dise: dimanche le 2 mars.

* * *

Le cours de leçons d'hygiène donné sous les auspices de la Ligue des Demoiselles Catholiques de Langue Française s'est terminé lundi, le 17 février, par une savante conférence du Révérend Frère Joseph.

Nous avions le plaisir d'avoir pour présider la soirée, Son Honneur le Maire Béliveau, qui nous adressa la parole en termes éloquents.

Le Dr Fraser, de Winnipeg, nous charma par ses fines reparties, et se montra enchanté du succès de ces conférences.

Le Dr Laurendeau remercia les Révérendes Soeurs de l'Académie Saint-Joseph, les demoiselles de la Ligue et toutes les personnes qui avaient bien voulu se joindre à elles pour profiter de ce cours.

Le programme suivant fut exécuté avec art par quelques membres de la Ligue:

Duo de piano: Mlles Léontine Couture et Albina Baril; Récitation: Mlle Juliette Guilbert; Solo de piano: Mlle Alma Lemieux.

M. Goulet, avec sa verve habituelle, se fit l'interprète de l'auditoire en remerciant tous ceux qui avaient contribué à rendre ce cours intéressant et agréable.

La Secrétaire de la L. D. C. F.

ALLIANCE FRANCAISE

(Un regrettable contretemps ne nous a pas permis de publier, la semaine dernière, ce compte-rendu de la dernière causerie de M. Muller sur l'Alsace.)

Le mercredi 12 courant, M. le Professeur C. Muller donnait, dans la salle de l'Université de Manitoba, sa troisième conférence sur l'Alsace-Lorraine. Avec son talent charmeur il nous a parlé de l'antiquité, du commerce et de l'industrie de Kyserberg, Wesserling, Thann, Colmar et Mulhouse. Sa causerie a été illustrée de projections lumineuses qui, au fur et à mesure de ses explications, nous montraient les vues pittoresques de ces différentes villes.

M. J. Collon présidait et M. Jude, comme Alsacien, a, dans un langage véritablement patriotique, exprimé des remerciements émus à notre cher conférencier.

La prochaine conférence de la série que M. le Professeur C. Muller a proposé de faire sur l'Alsace aura pour sujet: "Les Alsaciens; le paysan, habitations, costumes, traditions et moeurs, enfin! le citadin de vieille roche."

LA MUSIQUE A L'UNION CANADIENNE

Le travail de la chorale pour le grand concert sacré se continue avec beaucoup d'ardeur de la part du plus grand nombre des membres, ce qui donne à notre directeur les plus belles espérances.

Nous croyons cependant nécessaire de revenir sur un point qui semble n'être pas complètement compris. On nous dit que plusieurs bonnes voix n'ont pas été spécialement invitées; je dis spécialement, car toutes l'ont été par la voix des journaux français.

On comprendra facilement qu'il était impossible qu'un comité de quatre personnes seulement puisse connaître et penser à toutes les personnes de Saint-Boniface et Winnipeg qui chantent; de plus, pour nous qui n'avons à coeur en ce moment que le succès de ce concert au point de vue musical, il serait très pénible de nous prêter aucune mauvaise intention.

N'oublions pas que "L'Union Canadienne", qui organise ce concert, porte dans son nom une partie de sa devise: *Union*. Unissons-nous donc en tout et partout, même pour la musique, notre art national, et soyez certains, mesdames et messieurs, que si nous vous avons oubliés, c'est nous qui en souffrons le plus.

Vu le travail déjà accompli et le peu de temps qui nous sépare du soir du concert, nous ne pouvons pas lancer une nouvelle invitation générale pour ce premier concert, mais nous invitons cordialement toute personne possédant une bonne voix et des connaissances musicale sérieuses à s'adresser à l'organisateur, M. R. Pépin, Tél. Main 3022, qui sera très heureux d'accepter immédiatement tout nouveau membre utile qui voudra bien se présenter.

Le Comité de la Presse.

"LE VOYAGEUR"

Le *Voyageur*, pour sa sortie du 26, aura comme hôtes les *Hollies*, de Winnipeg, et prie ses membres d'être tous présents. Il fait un appel particulier aux vieux membres.

BOURBONNIERE & FILS

Bourbonnière & Fils viennent d'ouvrir à Sainte-Rose du Lac une boutique de forge. C'est une installation des plus modernes et qui ne saurait manquer de donner à la clientèle des environs toute la satisfaction possible.

Pour Lire au Foyer le Dimanche

DIMANCHE DE LA QUINQUAGESIME

(S. Luc, XVIII, 31-43)

En ce temps-là, *Jésus* prit les douze Apôtres avec lui, et leur dit: Voici que nous allons à Jérusalem, et tout ce qui est écrit par les prophètes touchant le Fils de l'homme sera accompli. Car il sera livré aux gentils, traité avec dérision, flagellé, couvert de crachats; après qu'on l'aura flagellé, on le fera mourir, et il ressuscitera le troisième jour. Mais ils ne comprirent rien à ce discours: c'était un langage caché pour eux, et ils n'entendaient pas ce qu'il leur disait. Or, comme il approchait de Jéricho, un aveugle qui était assis le long du chemin, où il demandait l'aumône, entendant passer une troupe de gens, s'informa de ce que c'était. On lui dit que c'était Jésus de Nazareth qui passait. Aussitôt ils se mit à crier: Jésus, fils de David, ayez pitié de moi. Ceux qui allaient devant l'en reprirent vivement en lui disant de se taire: mais il criait encore plus fort: Fils de David, ayez pitié de moi. Alors Jésus, s'arrêtant, commanda qu'on le lui amenât; et quand l'aveugle se fut approché, il lui dit: Que voulez-vous que je vous fasse? Seigneur, répondit l'aveugle, faites que je voie. Et Jésus lui dit: Voyez; votre foi vous a sauvé. A l'instant même, il vit, et il le suivait en rendant gloire à Dieu. Et tout le peuple, témoin de ce miracle, rendit aussi gloire à Dieu.

UNE COURSE EN AUTO

Vous vous attendez sans doute, amis lecteurs, à voir défiler devant vous, à une vitesse vertigineuse, des héros de l'arène, tels Barney Oldfield ou de Palma, faisant du 100 milles à l'heure et finissant en quelques heures la traversée d'un continent au prix d'efforts surhumains et avec ce superbe mépris du danger qu'admire tant le populo?

Non, ma course n'a rien d'aussi merveilleux, si elle ne manque pas d'être aussi périlleuse, comme vous allez bien voir.

Par une superbe après-midi de juin 191.., je me trouvais au coin des rues Principale et Notre-Dame, guettant au passage une auto-jitney quelconque pour une course rapide au couvent de Saint-Charles, où les classes venaient de finir, et où deux de mes filles m'attendaient avec impatience, j'imagine, pour les emmener embrasser leur maman et jouir enfin de leurs vacances!

Des affaires m'ayant fait perdre du temps en ville, il était maintenant trop tard pour faire le voyage en tramway et pouvoir revenir à temps pour prendre le char de Stony Mountain qui laisse les *North end car barns* à six heures. De là l'idée de faire la course en jitney.

— Ah! voilà mon affaire, me dis-je, épiant une auto qui venait de Norwood et dont le chauffeur me parait en quête de clients. Combien pour une course à Saint-Charles, aller et retour, jusqu'au nord de la ville? lui demandai-je en levant la main.

— Deux dollars, fit-il sans hésiter.

— Allons pour deux dollars, et je ne vous demande que dix minutes au couvent, et je serai prêt à revenir.

Tout en parlant j'avais pris place dans le tonneau et nous voilà partis.

Nous voilà partis.... Mais l'homme propose et Dieu dispose, et quelquefois avec la permission d'en haut, sans doute pour châtier la nature humaine, Johnny Walker s'en mêle... Toujours est-il que je m'aperçus, quoique un peu tard, que mon chauffeur et son compagnon, — car ils étaient deux sur le siège de devant, — étaient ivres comme deux maquignons un jour de marché.

Sans ralentir son allure il contourne le "sémaphore humain" planté au coin des rues Principale et Portage, qui fait des signaux désespérés pour attirer son attention, et à travers une fourmillière de passants affairés et de voitures de toutes sortes, immobilisées par le signal, nous détalons vers l'ouest, le marqueur indiquant 20 milles à l'heure.

— De grâce, modérez, eus-je la témérité de suggérer.

Pour toute réponse, il tourna vers moi, pardessus l'épaule, un regard où je pus lire sans m'y tromper, la cause de cette vitesse coupable, et pour tout dire, je fus loin d'être rassuré.

— Mais, me dis-je in petto le coin le plus critique est passé; ne prenons pas peur.

Mais je ne connaissais pas mon homme. J'en étais là avec mes pensées énervantes quand, arrivé à la hauteur de la rue Donald, où un gros camion chargé nous barrait la route, arrêté là sans doute par ordre parti du milieu de la rue, — et ne laissant entre la bordure du pavé qu'un espace que tout autre aurait considéré trop étroit, mon chauffeur s'y hasarda sans ralentir, avec le résultat que le garde-boue à ma gauche, à la suite d'un choc assez violent, vola en éclats et roula sur le pavé.

Quelques mots venant de l'arrière, qui n'étaient pas des bénédictions, arrivèrent à nos oreilles, mais nous étions déjà loin, car au-delà de l'hôtel Clarendon, la route blanche s'allongeant comme un long ruban, paraissait libre de trafic, et une chance pareille ne pouvant être dédaignée, la machine ronflait maintenant comme une toupie géante, indiquant 25 au cadran.

Mais n'allez pas croire que tout danger était disparu, parce que les véhicules se faisaient plus rares; le fond d'asphalte, bien que trop étroit à mon sens, devait paraître encore plus étroit à mon chauffeur, car l'auto avait maintenant les allures d'un serpent, décrivant une ligne folle d'un côté à l'autre de la route, et caressant dangereusement les bordures avec une proximité toujours croissante, qui commençait décidément à m'énerver, lorsque tout à coup, vlan!... en voulant éviter la bordure à droite, par un coup de guidon trop prononcé, il nous jetait dans les roues d'arrière d'un wagon chargé de foin s'avançant en sens inverse. Par bonheur, la collision se fit à l'arrière, et nous ne fîmes qu'effleurer la roue, mais assez cependant pour perdre le garde-boue d'avant qui suivit l'autre.

Un peu abasourdi par le choc, et enfoui sous une bonne brassée de foin tombée de la charge, j'eus la sensation que la machine s'arrêtait. Mais ce n'était pas de la part du chauffeur mesure de sûreté; c'était pour invectiver le conducteur de la voiture, qui, enfoncé dans le foin, continuait son chemin, inconscient de notre mésaventure. Voyant qu'il perdait ses peines, mon chauffeur se tourna vers moi. —

— Encore un *farmer* qui ne sait pas conduire ses chevaux, dit-il, éprouvant le besoin de se justifier.

— Et que dites-vous du chauffeur qui ne sait pas conduire son auto, répliquai-je, étonné du sophisme.

— Ah, bien! vous m'en direz tant, grommela-t-il, tout en allongeant le bras pour faire repartir son auto.

— Allez moins vite et vous éviterez ainsi les obstacles.

— Le fait est que le chemin n'est pas large.

— Avec ça que vous n'en voyez probablement que la moitié.

— Pour la bonne raison que l'autre moitié est allée dans la poche du contracteur, dit-il en riant.

Tiens, pas trop bête! mon homme, pensai-je; il commence à se dégriser, et pourvu qu'il nous arrive encore une ou deux catastrophes et que nous en sortions indemnes, tout ira pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Après quelques tâtonnements la machine était repartie à fond de train et avec un bruit d'enfer, car, ajouté au tapage ordinaire d'une Ford bien née, il y avait maintenant le vacarme infernal causé, selon toute apparence, par un morceau de tôle, en partie détaché du garde-boue et traînant sur le pavé.

L'idée me vint de demander à mon homme d'arrêter et de voir aux dommages, mais j'en fus pour mes frais.

— Qu'et-ce qui vous pique, son oncle, dit-il; si ça ne va pas assez vite à votre goût, on peut en mettre encore.

— Non merci, ça peut faire comme ça, dis-je, en me rejetant au fond du tonneau.

Avez-vous jamais lu, amis lecteurs, l'anecdote racontée par Jules Verne, d'un aéronaute lancé dans les airs bien malgré lui, en compagnie d'un maniaque? N'avez-vous pas frissonné d'épouvante, quand, à une hauteur vertigineuse, une lutte terrible s'engage entre pilote et maniaque, et que ce dernier, après avoir jeté tout le lest par-dessus bord, coupe les cordes et est lancé dans l'espace avec la nacelle, pendant que le pilote, par un élan suprême, se cramponne au cordage du ballon et y reste suspendu?

J'éprouvais un peu les mêmes sensations, me demandant presque avec stupeur ce que l'instant d'après me réservait.

Nous arrivions maintenant à une allure désopilante en travers de la rue Arlington, où un char urbain arrivé au bout de sa course, s'arrêtait lentement, en avançant son "tablier" sur le pavé en avant de nous, quand mon chauffeur impayable, sans désemparer et jugeant inutile de dévier à gauche, envoya ses roues de droite sur le tablier.

Vous voyez d'ici le résultat: un bond en l'air, et en retombant, le choc décrocha ou brisa le tablier qui s'aplatit sur le pavé, et le morceau de tôle qui traînait encore, d'une manière ou d'une autre, l'accrocha, et nous voilà roulant comme le vent et ayant à notre remorque ce charivari d'un nouveau genre, moi suffoqué par le choc et écrasé au fond du tonneau pendant que mes deux cerbères en avant ne semblaient s'être aperçu de rien; tant il est vrai de dire qu'il y a dieu, ou plutôt un diable pour les ivrognes.

Pendant que la machine file je veux bien vous confier un petit secret: Je viens d'avoir, comme on dit, la chair de poule. D'aucuns diront en souriant: "Mais il n'y a pas de quoi!" Allons donc, mais c'est avec des sottises comme celle-là qu'on se casse le cou, et j'y tiens encore, à mon cou, savez-vous?

De deux choses l'une: ou ces gens-là ont la minie du suicide, ou ils manquent d'intelligence pour voir le danger.

— Alors, pourquoi ne débarquiez-vous pas, me diront d'autres.

La belle affaire! Et croyez-vous que je n'y avais pas songé? Mais mon homme ne chantait pas de cette façon, et de plus on a son amour-propre, et à tout prendre, je tenais à aller jusqu'au bout.

Entre temps, nous avions fait du chemin, et nous avions laissé loin en arrière le fameux tablier qui s'était décroché et vers lequel nous pouvions voir courir dans le lointain les deux officiers en uniforme du tramway.

Le viaduc du tramway traversé, ainsi que la voie ferrée du Canadien-Nord, nous étions maintenant hors de la ville proprement dite, et il ne faut pas demander quelle nouvelle prouesse mon homme allait bien accomplir, lorsque, en avant, dans la distance et marquant comme un point de repère au beau milieu de la route pleine de soleil, nous pouvions voir se dessiner la silhouette formidable d'un policier.

Je jetai un coup d'oeil sur le cadran; il marquait 34, et j'eus comme une vision de Cour de Police, où mon chauffeur enragé aurait probablement à faire une visite le lendemain.

A cinquante verges du policier, celui-ci, qui nous avait déjà classés, sans nul doute, parmi les monstres de la Fable, voyant que son apparition en travers de la route n'avait pas pour effet de diminuer notre vitesse endiablée, se mit à crier et à gesticuler comme un possédé, croyant sans doute par là intimider mon homme. Mais bernique! celui-ci en avait vu bien d'autres! Avec un sourire ironique sur les lèvres, il donna de la gazoline; l'auto, tel un cheval pur sang, ne fit qu'un bond, et soit illusion ou autrement je crois que les roues laissaient le pavé. Ce que voyant, le constable crut plus sage de changer de tactique, et essayer au moins d'en sortir vivant. Le visage crispé, il prit son élan pour atteindre la chaussée, mais, malheureux hasard! ses pieds glissent, et flop!... il va s'écraser plus mort que vif sur la partie la plus charnue de son humanité, pendant que, comme un éclair, et par une déviation instinctive, ou plutôt miraculeuse, l'auto franchissait l'espace sans lui toucher. Regardant en arrière, je pus voir le policier, couvert de poussière, essayant péniblement de se remettre sur ses pieds.

Mais ce devait être là la dernière escapade de mon étourdi. Quelques centaines de verges plus loin, l'auto, dégoûtée peut-être d'un tel abus de pouvoir, résolut sans doute d'y mettre fin, et, sans prémunition aucune, après quelques churck... chuck... convulsifs, elle s'arrêta complètement!

— Cré batèche!... Plus de gazoline et le policier qui nous arrive sur le dos! dit d'un ton désolé le compagnon silencieux que j'avais cru muet jusqu'ici.

— Que peut-il nous faire? nous n'allions que 12 milles à l'heure.

— Tant qu'à ça c'est bien vrai.

Enfin, comme résultat final: mes deux sans pareils étaient maintenant tout à fait sobres, mais moi j'étais fichument désappointé. Heureusement que je n'étais qu'à une faible distance de Deer Lodge, où je me rendis à pied, ce qui alla moins vite. Là, j'eus la bonne fortune de trouver à louer non seulement une autre auto, mais surtout un autre "chauffeur" qui me fit faire le reste du voyage sans autre incident.

J'arrivai à temps pour prendre mon tramway et là, une fois installé, je me jurai, mais un peu tard, que ce "chauffeur-là" ne m'y prendrait plus!

J.-H. Daignault.

23 janvier 1919.

LA PRESENCE REELLE DE MA MERE

Frédéric Ozanam, le fondateur des Conférences de Saint-Vincent de Paul, a écrit ces touchantes paroles deux ans après la mort de sa mère:

"Sans doute, rien n'est plus déchirant que cette longue absence, rien n'est plus sombre que cette solitude croissante et ce vide que la mort fait autour de nous....

"D'autres moments sont venus, où j'ai commencé à pressentir que *je n'étais point seul*, où quelque chose d'une douceur infinie s'est passé au fond de moi, c'était comme une assurance qu'on ne m'avait point quitté; c'était comme un voisinage bienfaisant, quoique invisible; c'était comme si une âme chérie, en passant, m'eût caressé de ses ailes."

Et, de même qu'autrefois, Ozanam reconnaissait le pas, la voix, le souffle de sa mère, ainsi, quand une idée vertueuse se faisait entendre à son esprit: "C'est elle", disait-il.

"Quand je suis bon, quand j'ai fait quelque chose pour les pauvres, quand je suis en repos avec Dieu, qu'elle a si bien servi, je crois qu'elle me sourit de loin. Quelquefois, si je prie, je crois écouter sa prière qui accompagne la mienne, comme nous faisions ensemble le soir au pied du crucifix. Enfin, souvent... lorsque j'ai le bonheur de communier, lorsque le Sauveur vient me visiter, il me semble qu'elle le suit dans mon misérable coeur comme tant de fois elle le suivit porté en viatique dans d'indigentes maisons; et alors j'ai une ferme croyance de *la présence réelle de ma mère* auprès de moi."

GRAVURE RELIGIEUSE UNIQUE

(*La Petite Fleur de Jésus*)

Sur réception de la somme de 50 sous par mandat poste, plus dix sous pour envoi chargé, nous expédierons à n'importe quelle adresse au Canada notre dernière gravure religieuse: "Soeur Thérèse" (La Petite Fleur de Jésus). Grandeur: 16 x 20 pouces. Fini: belle nuance d'un brun sepia.

Cette jolie gravure évoque le souvenir de la religieuse carmélite tenant dans ses mains le Crucifix, entouré de roses. C'est un bel hommage à cette sainte enfant de l'Eglise. On l'appréciera beaucoup.

Adresse: *The Catholic Supply Co., Publishers, 16 rue St-Alexandre, Montréal, Québec.*

Feuilleton de la Liberté No 15

LES DEUX MAINS

Par

Pierre l'Ermite

Pourtant, tout d'un coup, Olivier dresse l'oreille... On vient, au bout de la table, de prononcer le nom d'Ernest Morrain... Le plus jeune instituteur, fraîchement sorti de Normale, et plus expansif que les autres, opinait que, peut-être, Bernard avait trop ouvertement pris parti pour le percepteur qui était un clérical très dangereux, car il appartenait à la race des malins qui affectent de ne pas fréquenter l'église.

— Je vous écoute!.. lui cria Olivier.

Aussitôt l'autre fit face avec feu et une évidente franchise. Il n'était pas seul de son avis... Il avait entendu parler dans le même sens en haut lieu. Quand un avenir s'annonce, comme celui de M. Bernard, on a le devoir de ne pas le compromettre, surtout en se faisant le champion, presque le Don Quichotte d'idées discutables!...

— Mais qu'entendez-vous, dans le cas de Morrain, par "idées discutables"...?

— J'entends la notion de propriété telle qu'on l'avait comprise jusqu'ici, et qui s'effrite sous la légitime poussée du socialisme vainqueur. Et alors, tombe également en ruines la portion de morale correspondante. Absolument comme l'idée de la patrie, élargie à la mesure de l'humanité, fait prendre en horreur le drapeau particulariste d'une nation, et légitime le geste de le jeter, une fois pour toutes, au fumier!..

Olivier protesta, et la conversation allait peut-être devenir intéressante, quand le Frisé, d'Apremont, qui trouvait ces considérations complètement dénuées d'importance, la fit dévier, et la noya dans l'eau, en faisant précipitamment le tour de la table pour ramasser avec des gestes effrayés les quatre carafes qui s'y trouvaient.

— Je ne m'étais pas aperçu que nous étions en péril de mort!... Dites donc, Monsieur Bernard, vous n'héritez pourtant d'aucun d'entre nous...?

— Je ne pense pas!... Mais n'ayez pas peur, cette eau est filtrée!

— Filtrée!... Et vous croyez que c'est une justification..?

— Pourtant...?

— Encore une plaisanterie saumâtre comme votre eau de Grez! Je connais à Paris un médecin très coté... Quand il va dîner en ville, il ne manque jamais de dire: "Surtout, pas d'eau filtrée!..." Et c'est facile à comprendre. La première eau passe et nettoie le filtre... La seconde laisse ses microbes qui, eux, ne passent plus; puis la troisième... la quatrième... Si bien qu'au bout d'un mois, sous le fallacieux prétexte de se filtrer, l'eau se fraye un passage dans un cimetière, dans un fumier, dans une pourriture de microbes!... Est-ce vrai?... Conclusion: pas d'eau à Grez, ni nature, ni filtrée!...

— Le fait est, intervient ce brave Verdry, que, mon cher Bernard, malgré la proximité de la forêt, je ne vous envie pas Grez à cause de ce gros inconvénient. C'est terrible d'être dans un pays sans eau! Mais c'est bien plus terrible encore d'être obligé de se défier de cette chose universelle et de première nécessité!... Se défier le matin, quand on fait sa toilette..., quand on rince un verre..., quand on lave une salade!... Se défier quand on boit..., quand on vous offre à boire!... Se défier partout et toujours.... ce n'est pas une existence!

Olivier alla reprendre une carafe, et la faisant resplendir à la lampe, comme un diamant énorme:

— Constatez, dit-il, si elle est belle!...

— En apparence, oui... mais en réalité?... Quand, au lieu de bâtir votre palais d'école, on voulait assainir la mare, le rapport était déjà déplorable. Il le serait bien davantage aujourd'hui. Cette mare a contaminé toute la nappe d'eau. J'ai passé devant elle en venant, c'est une abomination!... Une sorte de flaque visqueuse et puante, qui, malgré l'hiver, empoisonne l'entrée de votre joli village. Je la buvais, à bicyclette, un kilomètre avant de la voir!... Et ce n'est pas un apéritif!...

Bernard y tient peut-être, pour que nous mangions moins! clame le Frisé, la bouche pleine.

— D'ailleurs, observe l'arriviste, la fièvre typhoïde est à l'état permanent dans Grez. Je suis entré chez les Frazzat, le petit garçon est couché.

— Oui, il l'a, dit Mme Bernard.

— Comme son frère l'a eue!.. Comme vous l'aurez, vous Bernard, un jour, si vous ne faites pas attention.

— Tu vois, mon grand, s'écrie la mère, ces messieurs sont de mon avis. Ah! je suis bien contente que vous lui disiez cela. Il rit quand je parle de prendre des précautions.

— Et toi aussi, mère, tu dois en prendre!...

— A mon âge!...

— Oui... je vais te surveiller, et si tu ne fais pas bouillir ton eau!...

— Mais on ne boit pas d'eau!... s'écrie le Frisé. Voilà la seule, la radicale précaution!... Surtout quand on a dans sa cave un bon petit vin comme celui-là!...

— En effet, dit Verdry, il est excellent!...

Verdry leva le verre à la hauteur de la lampe, et le verre devint un rubis.

— Je bois à la conversion de mon excellent ami... et à sa gaieté, car il m'a paru un peu triste ce soir!... Je bois à son perchoir amélioré..., à ses ruches mieux soignées!... Je bois même à son eau bouillie!... Je bois à Madame Bernard..., à vous tous, Messieurs!... Et je vous invite pour le mois prochain à dîner chez moi, juste à la même date. Je vous servirai deux poulets dont vous me donnerez des nouvelles! Et alors peut-être vous convertirez-vous au perchoir du papa Verdry!

— Parfait!.... s'écria le gros d'Apremont... D'abord, moi, je suis un cimetière à poulets! Et puis, il n'y a que cela de vrai!... Bien manger... bien boire... bien dormir! Le reste, ce sont des inventions de curés maigres! Voilà!... J'ai dit!...

On servit le café, on fuma quelques cigares. Puis, comme il se faisait tard, chacun se hâta vers le dernier train routier de Melun, qui, à pied..., qui, à bicyclette. On jouerait aux cartes une autre fois.

Olivier voulut donner une marque de sympathie au jeune collègue qui lui avait parlé avec une certaine franchise de son intervention dans l'affaire Morrain, et il l'accompagna sur la route. Au fond, il était assez désireux d'en connaître davantage.

Quelques instants, ils marchèrent l'un à côté de l'autre dans la fraîcheur de la nuit, se livrant à la sensation violente de bien-être que donne toujours la nature quand on sort d'une pièce enfumée pour se plonger en elle.

Ce fut Olivier qui commença:

— Alors, vous pensez que j'ai eu tort de foncer sur Ernest Morrain?

— Oui.. et je vous répète, je ne suis pas le seul...

— Vous admettez bien, tout de même, que c'est mal de voler.., de dépraver un enfant confié à votre loyauté?

— Mon cher Monsieur Bernard, il faut s'entendre!... Ne pas s'emballer sur un premier mouvement dû à notre pauvre éducation traditionnelle. Mais, entre nous, avouons qu'il y a beaucoup de facticité dans les mots dont vous venez de vous servir. Tous les biens ont été plus ou moins volés, comme tous les enfants sont plus ou moins naturels!... La dépravation suppose un point *sûr* de comparaison..., la connaissance d'un bien *absolu*. Or, ce bien absolu, vous ne le connaissez pas... Vous ne pouvez même pas le connaître!... Tout est relatif!... Vérité en deçà..., erreur en delà!... Constatez-le donc, une fois pour toutes, et soyez avec la génération qui monte!... Qui a plus tué que Napoléon..? Et on lui a élevé d'innombrables statues!... Qui a écrit plus d'ordures que Zola..? Et il repose dans la gloire du Panthéon... Qui a plus gigantesquement volé que la troisième République.? Elle a trouvé le moyen de voler même les morts!.. Et elle reste notre régime tellement cher, que nous sommes tous prêts à faire encore une révolution pour la relever, si jamais une aventure la renversait!... Et, dans ces conditions-là, vous roulez des yeux énormes à ce pauvre Ernest Morrain!.. Et pourquoi donc..? Parce qu'il a tondu, sur le pré de l'infâme capital, la largeur de sa langue de prolétaire...; parce qu'il a essayé de voler quelques perles de second ordre, volées elles-mêmes par de gros bijoutiers à de malheureux Indiens, qui les avaient volées préalablement à des huîtres, lesquelles seules intéressantes, car seules vraies propriétaires, ne demandaient rien à personne au fond de la mer!... Non, je vous le répète, il ne faut pas s'emballer, comme un ouvrier, sur des formules usées... Ca, c'est du pompiérisme... et vous êtes trop intelligent pour ne pas penser comme moi... Il faut voir les choses de plus haut... Vous avez la prétention de marcher vers l'avenir... Alors, constatez que déjà le présent écarte résolument de son chemin tous ces débris de préjugés qui suintent l'ancien cléricalisme. Ecartez-les donc, et soyez bon maçon, c'est-à-dire homme de progrès...

— Que reste-t-il debout?... demanda Olivier d'une voix sèche...

En Province

GRANDE POINTE

Dimanche, le 9 février, il y eut partie de cartes à l'école Riel. Cette partie de cartes, suivie d'une vente de paniers au profit de l'église, fut organisée par l'institutrice, Mlle Grégoire. La température froide, ce soir-là, en obligea plusieurs à demeurer à la maison; cependant, une quarantaine de personnes formaient l'assemblée.

Nous honoraient de leur présence, M. le curé Rivard, son frère, et quelques braves de l'Ile des Chênes. Mme Dufault, accourue du Norwood, Mlle M. Beauchemin, accourue de St-Charles, et Mlle Y. Vermette, institutrice de l'école Vermette, étaient des nôtres.

M. Laurence, chargé de la vente des paniers, remplit si bien son rôle que les quelques paniers se vendirent pour la somme de $81.50. Mlle l'institutrice, M. Laurence et M. G. Carrière nous intéressèrent par leurs chants. M. Albert Carrière, venu avec son violon, charma toute l'assemblée par ses morceaux choisis. M. P. St-Germain, qui avait eu la bonne idée de faire suivre son célèbre gramophone, nous amusa beaucoup.

Les prix de la partie de cartes furent donnés par M. le Curé. Le sort sembla favoriser Donat, fils de M. B. Lavallée. Aussi, après avoir joué avec entrain toute la soirée, il retourna enchanté de son prix. René, son frère cadet, gagna le prix de consolation.

Vers la fine de la soirée, M. le Curé donna un compte-rendu. Le résultat fut de $164.50. Avec les bons souhaits de M. le Curé, chacun partit la joie au coeur et content de s'être si bien amusé.

S.

* * *

Mlle Grégoire remercie tous ceux qui ont contribué au succès de cette soirée donnée au profit de l'église. Elle désire remercier tout particulièrement Mme A. Hébert et M. G. Carrière, qui ont prêté si généreusement leur concours, et qui ont su sacrifier quelques petits plaisirs pour lui venir en aide dans ses occupations multiples.

INWOOD

M. Herman LaTourelle, de Winnipeg, était en visite chez ses frères, la semaine dernière.

* * *

Mercredi dernier, on remarquait, de passage à Inwood, M. P.-H. Rondeau, revenu du front. M. Rondeau a été blessé au bras. Nos félicitations à notre brave Canadien.

Les Norwégiens parlent de construire une église au village. Ils veulent tenter de suivre notre exemple.

* * *

La semaine dernière nous avons eu une modiste, envoyée par le gouvernement, pour donner des démonstrations de couture. Il y eut deux assemblées par jour, avec bonne assistance. Elle a aussi organisé une Société d'Economie pour dames. Voici les noms des officiers: Mme Léon Cossette, présidente: Mme Art. LaTourelle, 1re vice-présidente; Mme Lamonte, 2me vice-présidente; Mlle Mann, secrétaire; Mlle Irwin, trésorière. On nomma un comité de dix membres. Nous invitons toutes les dames pour la première assemblée, le 27 février, à l'hôtel Arthur.

* * *

M. F. Besant est allé à Winnipeg chercher sa dame, qui est rétablie d'une sérieuse opération.

* * *

Mme Sten Nyblud, qui était partie depuis trois ans, est de retour pour demeurer à Inwood.

Mme M. O'Connell est de retour, après une visite d'une semaine à Winnipeg.

* * *

Le 28 février il y aura grande soirée dans la salle Cossette. Cette soirée est organisée par M. Wm Norrish. Vous êtes tous bienvenus.

Boubé.

SAINTE-AMELIE

M. Leger Davignon, un autre de nos jeunes volontaires partis pour la guerre, nous est revenu à son tour sain et sauf. Lui aussi a entendu de très près le tintamarre des marmites de Guillaume. Employé aux convois d'approvisionnements de l'armée, il a traversé maintes et maintes fois des zones dangereuses. Il se demande encore aujourd'hui comment il a pu échapper de la fournaise. Un éclat d'obus lui a laissé un jour son empreinte; par bonheur, la blessure n'a pas été mortelle; il ne s'en ressent presque pas. Elle prouve par contre qu'il ne s'est pas caché au moment du danger et qu'il a regardé l'ennemi en face.

* * *

M. Alex. Dauphinais, qui est à l'hôpital de Saint-Boniface depuis deux semaines, est en bonne voie de guérison. On attend de jour en jour l'annonce de son retour.

Nul doute que nos habitants ont un grand espoir dans l'avenir, car ils redoublent d'activité, et leurs plans de défrichement sont vastes. Plusieurs terres aujourd'hui encore couvertes d'arbres et de broussailles, apparaitront transformées à l'automne. Quand la moisson de 1920 sera mûre, le beau spectacle qu'elle offrira fera sourire ceux qui auront consenti aux dépenses du défrichement. L'heure du profit aura sonné.

* * *

Un petit mot à "Perce-neige" pour l'éclairer. Tout le monde sait que nos Enfants de Marie ont remporté la victoire à notre bazar. Quant aux félicitations, elles leur ont été distribuées largement devant une foule de témoins, le soir du triomphe, et ceux qui savent lire auront pu constater que l'article du 21 janvier a rendu justice aux Enfants de Marie comme aux autres. Quand on ne sait que faire, il ne faut jamais aller piocher à tort et à travers dans le jardin du voisin.

Olivier.

DELORAINE

Cette semaine, M. A. Robitaille a fait l'acquisition du matériel appartenant à l'ancien garage Ford, tenu autrefois par M. Sutherland. On nous apprend aussi que M. Robitaille aura en plus l'agence des Ford. M. Robitaille avait déjà depuis l'automne un nouveau garage d'hiver sur la rue principale; en outre de son ancien garage et une boutique de réparations. Il est allé à Winnipeg pour compléter les arrangements et pour affaires importantes.

* * *

Jeudi dernier M. le Curé est allé visiter une famille métisse, malade de la grippe du premier au seizième membre de la famille, qui demeure dans la ville de Boissevain. Et dimanche après-midi il se rendait à Fish Lake pour dire la messe le lendemain chez les Métis de ce canton. Quarante et quelques personnes assistaient à la messe et 24 ont fait la Sainte Communion, dont deux premières communions. Après la messe le baptême a été administré à trois enfants: Pétroline-Marie, née le 8 janvier, fille de Elzéar McLeod, junior, et Marie Laframboise; Joseph-Daniel, né le 8 janvier, fils de J.-Baptiste McLeod et de Izabelle Wells; Roy-Louis, né le 5 novembre 1918, fils de Alexandre Pelletier et de Victorine Leduc.

* * *

Dimanche dernier M. le Curé administrait aussi le baptême à M. Frédéric-Alfred Ball, de la ville de Deloraine, autrefois de l'église anglicane de Deloraine. Les parrain et marraine étaient M. W.-J. McCullough, converti à l'église catholique depuis un an, et Mme J.-E. Flynn.

* * *

Jeudi dernier dans la salle publique avait lieu une assemblée générale des *Grain Growers* du district de Deloraine. Tout le monde était invité, et pour attirer les gens encore plus on avait promis de servir des cigares, cigarettes et des pommes en abondance. Les membres du comité n'ont pas manqué à leur parole, car ils se sont montrés généreux.

Le but de cette assemblée était de recruter plus de membres. En effet le président de l'assemblée a invité tous les cultivateurs à faire partie de la société, afin de pouvoir se présenter auprès du gouvernement comme un corps solide et surtout qui serait assez représenter la plus grande partie des cultivateurs. Les orateurs, qui ont été assez nombreux, se sont surtout prononcés contre le tarif douanier des importations des Etats-Unis. Un représentant de la société du district de Souris a fait remarquer que la délégation qui a été envoyée au gouvernement il y a quelques semaines, s'est opposé à l'imposition d'un prix fixe sur le blé, sous prétexte que s'il n'y avait pas de prix de fixé pour cette année, que les cultivateurs auraient peut-être la chance de vendre leur blé $3 ou $4 à l'automne. Il a été naturellement bien applaudi par les cultivateurs.

L'orateur suivant, après avoir nommé presque tous les objets sur lesquels nous devons payer un droit d'entrée au Canada, a terminé en disant qu'il ne croyait pas que les cultivateurs étaient encore décidés, comme par le passé, à nourrir bien grassement les manufacturiers de l'Ontario et les "slackers *from Quebec*". Il ne faut pas demander si tous ses pareils, au cerveau très large (il pleut même dedans quelquefois) ont manqué l'occasion d'applaudir.

Ensuite un soldat de retour du front nous a lu un petit discours sur les quarante-cinq années de préparation des Allemands pour détruire le commerce français et anglais, et il conclut que si les Allemands ont réussi, les Canadiens, les fermiers surtout, doivent s'unir et faire prospérer le commerce et tout le Canada en général.

Un quatrième orateur a demandé de laisser tous nos préjugés de côté et de travailler à s'unir pour le bien de la communauté. "Les catholiques, dit-il, se chicanent avec les Orangistes, les manufacturiers avec les fermiers; cela ne devrait pas être, paraît-il." Il a terminé en demandant avec assez de bon sens de ne pas envoyer que des avocats et des notaires (bien qu'il soit notaire lui-même et son fils avocat), au parlement, et ne pas regarder s'ils sont rouges ou bleus, mais de voir à ce que ceux qui nous représentent et que nous élisons, remplissent leurs mandat tel qu'ils l'ont promis la veille des élections, et de se mettre dans la tête que si ce dernier ne donnait pas satisfaction, qu'il fallait le jeter par-dessus bord à la prochaine élection.

Jusque-là les fermiers ont paru bien intéressés aux discours, mais la deuxième partie devait nous entretenir à mots couverts de la municipalisation des écoles, sous prétexte que les écoles de campagnes ne donnent pas satisfaction. Le premier orateur dans cette voie fut le principal de l'école. Il a commencé par nous dire qui si on venait à être obligé de conduire une douzaine d'enfants au cimetière quelqu'un de ces jours, il s'en lavait les mains publiquement, car les systèmes de chauffage et de sauvetage étaient défectueux. Un beau commencement, pour inviter les gens à n'avoir que deux ou trois écoles comme celles de Delorainе, ou les enfants de la campagne seraient transportés en grandes charrettes pour venir recevoir une meilleure éducation.

Avec ce nouveau système, nous dit-il, les enfants ont plus d'avantages pour suivre les cours de l'école modèle, comme le district de Melita, par exemple. J'aurais voulu être près de lui pour lui serrer le gros orteil et lui dire qu'à Melita, depuis 8 ans que les enfants de la campagne sont obligés de partir à 6 heures du matin et de revenir à 7 heures du soir dans les boites en toile cirée du gouvernement, il y a une moyenne de deux enfants de la campagne qui suivent les cours de l'école modèle. Il faut avouer que c'est un maigre résultat.

M. l'inspecteur d'écoles pour le district est venu renchérir sur le même sujet en ajoutant que le programme des enfants est trop chargé. Au Danemark, dit-il, (avant 1914, c'était en Allemagne, mais aujourd'hui il fait meilleur de faire comme le Kaiser: sauter les frontières), au Danemark donc, les programmes s'occupent de l'agriculture, de la couture et de toutes sortes de choses pratiques, et au Canada on fait apprendre à nos élèves d'écoles modèles: du français, de l'algèbre, de la géométrie et de l'astronomie. D'après ce monsieur, le français est donc de trop, même dans les écoles modèles.

Monsieur le ministre de l'église "Union", après s'être excusé de ne pas avoir parlé à son tour parce que la fumée était trop dense au moment qu'il a été appelé, — plusieurs Méthodistes ont dû attrapper le rhume, car à ce moment plusieurs d'entre eux ont commencé à tousser, — nous a posé la question suivante: "Est-ce que l'église à bien la place qu'elle devrait avoir dans la vie en général?" Il y répond plutôt négativement et ajoute qu'il en sera ainsi tant que la lecture de la Bible ne sera pas obligatoire dans les écoles; mais il a oublié de dire qu'il y a autant de Bibles différentes parmi les membres de son église qu'il y a de membres. Il a même ajouté si les Saxons sont devenus si matérialistes, c'est qu'ils n'ont eu qu'une religion sans Dieu et d'autres aspirations que de dominer. Nous espérions toujours que l'orateur finirait par nous dire que Luther était le fondateur du protestantisme et qu'il était né en Allemagne et qu'il a prêché surtout aux Saxons, mais on a attendu en vain.

Comme plusieurs après ce discours ont manifesté le désir d'aller se reposer dans les bras de Morphé, le président a annoncé qu'il regrettait beaucoup que tous les orateurs n'aient pu se faire entendre, mais que la partie n'en serait que remise à plus tard. Il a chaleureusement invité tous les cultivateurs présents à se joindre à l'association des *Grain Growers*.

En somme l'assemblée a été un succès, et plusieurs orateurs ont exposé de très bonnes idées, mais certains ont voulu étirer leurs bons principes un peu fort pour faire avaler les couleuvres qu'ils avaient en mains. Cependant nombre de cultivateurs, malgré le peu d'instruction, quelques fois savent distinguer une cou leuvre d'avec un morceau de sucre.







— Nous, les jeunes, nous prétendons qu'il ne reste plus *rien*.

— Et c'est cela, le progrès?...

— Le progrès, ce n'est pas l'avenir d'après les formules du passé. C'est l'avenir tout court, tel qu'il sera quand nous, les intelligents, nous aurons joui du présent...

— Même si c'est la révolution sanglante, la lutte misérable des classes, et le néant des convulsions sans but?...

— Oui.

— Terrible!...

— Pourquoi: terrible?... Le doute est un mol oreiller pour une tête bien faite, a dit ce vieux Montaigne. La révolution, c'est la défense de la vieille nature, comme la maladie est la défense de la santé. Vous éprouvez tant que cela le besoin d'avoir un maître et des barrières?... Moi, pas du tout!... Ni Dieu ni maître! Je m'en vais comme Rabelais, suivant mon instinct de bête humaine...

— S'il vous pousse, comme Morrain, à voler?...

— Tant pis pour les autres... si les circonstances me sont favorables!... Car je me suis trompé tout à l'heure, en vous disant qu'il ne reste rien. Il reste l'intelligence, facteur tout-puissant du succès... Il reste l'orgueil de l'esprit!... Et c'est là, et non pas comme ces voyous d'ouvriers le supposent, la vraie lutte finale... celle qui piétine ou supprime les non-valeurs, pour laisser émerger, au-dessus de cette chienne de populace, ceux qui sont réellement assez forts pour la mater et s'en servir!... Merci! Elle nous fait assez jouer la comédie pour que nous n'ayons pas de scrupules vis-à-vis d'elle!... Vous êtes, Frère maçon comme moi... Vous savez donc bien que je viens de penser tout haut la vraie pensée de nos Loges. Alors, inspirez-vous-en mieux une autre fois, et ceci affectueusement et dans votre intérêt... Mais voici la forêt... Je ne veux pas que vous alliez plus loin.

— Si... jusqu'au carrefour de l'Epine...?

— Non... il se fait tard... Vous ne m'en voulez pas, au moins..?

— Au contraire!... merci de tout ce que vous venez de me dire. Vous m'avez fait du bien et du mal...

— Ecoutez... je suis plus jeune que vous, mais j'ai été grandement frappé de ce fait, que vous avez été critiqué à Melun, devant moi, par les deux Vénérables... Oh! ne vous inquiétez pas outre mesure!... Vous êtes homme à remonter vite sur votre bête!... Au revoir!...

— Merci encore!...

Olivier revint seul, ayant, pour la seconde fois, l'impression qu'une foule de certitudes s'effritaient en lui. Tant qu'il avait été à l'École normale, le professeur pouvait dire ce qu'il voulait...: c'était de la théorie... Autant en emportait le vent!...

Oui, mais ces graines germaient aujourd'hui sur le terrain de la vie réelle, et cette vie réelle ne pouvait pas ne pas les abominer. Il était impossible à un honnête homme d'appliquer les théories qu'il venait d'entendre dans la bouche de son jeune collègue. Or, que vaut une théorie quand sa réalisation générale et officielle serait un exécrable forfait, un suicide social, sans exemple dans l'histoire, et repoussé par la conscience de tous les peuples?...

Voyez-vous tous les forts se ruant sur tous les faibles..., et se ruant ensuite les uns contre les autres, pour le vol des biens, de l'honneur, de la vie... pour l'anéantissement de toutes les traditions mondiales?...

Comment concevoir ce troupeau d'animaux intelligents et anormaux..., ce cynisme de sentiments où le bien et le mal n'existent plus..?

Et cet effondrement des principes classiques avait pour cause l'absence de toute base morale vraiment forte, et comme disait son collègue: l'ignorance d'un "bien absolu"...

L'idée du progrès indéfini de l'humanité... de solidarité sociale, peut exercer, en certains cas sur certaines natures, une certaine influence, combien limitée! La foule échappera toujours à cette action. Allez donc dire à ce marchand de vin, d'alcools, de fermer son débit au nom du progrès indéfini!... à cette femme jalouse de pardonner au nom de la solidarité générale!...

... Au fond, son jeune collègue raisonnait, en langage correct, comme Morrain avait raisonné brutalement dans sa prison, ou comme son Vénérable, en prenant le vin blanc dans sa petite salle à manger. La forme seule changeait...

Or, ils ne pouvaient pas avoir raison! Et pourtant, ils étaient logiques dans leurs semblables déductions.

Donc, le point de départ n'était pas bon.

Il fallait en trouver un autre! Lequel?...

A ce moment, il arrivait à la hauteur du château.

Et là, toutes les voix du souvenir l'appelèrent doucement. Le coeur parla, et l'esprit se tut.

Par une sorte d'instinct, il s'orienta, et comme il ralentissait le pas au point presque de s'arrêter, il aperçut au travers des branches nues et grelottantes une lointaine lumière qui se piquait comme une étoile dans la nuit.

C'était peut-être la lumière de la chambre d'Adda?...

Et, pour la première fois, il vit Adda autrement...

Ce n'était plus la jolie fleur vers laquelle il avait tendu sa main de jeune homme. Ce n'était plus la jeune fille dont il voulait ardemment faire la compagne de sa vie...

C'était la chrétienne, appuyée sur une tradition millénaire..., tranquille en sa foi, fière des martyrs qui mouraient pour elle, des génies qui la défendirent..., du bien immense dont elle fut l'inspiratrice...; la chrétienne marchant vers l'au-delà avec le guide sûr de la doctrine, ayant une réponse à toutes les questions angoissantes et nécessaires de la vie.

Olivier resta quelques instants, les yeux fixés vers la lumière...

— Si c'était elle qui avait raison?...

Et, rêveur, il s'enfonça dans la nuit...

CHAPITRE XIX

Il y a des questions qui n'admettent pas, dans certaines intelligences, de rester sans réponse. Dès qu'une de ces questions surgit, elle cherche anxieusement sa solution, et ne cesse de tourmenter, tant qu'elle ne l'a pas trouvée.

La phrase: "Si c'était elle qui avait raison!..." jetée par Olivier comme la boutade d'un esprit fatigué, refusa tout simplement de s'en aller.

Si bien que le lendemain, toutes les impressions de la veille dansaient dans sa tête une ronde que le jeune homme cherchait en vain à modérer. Il avait beau fermer les yeux, s'efforcer de s'appliquer à autre chose, se mettre en colère contre lui-même, ou s'enfoncer dans l'ouate d'un factice anéantissement, le résultat était aussi nul.

Comme un piston qui fait des temps inutiles, sa pensée douloureuse s'agitait d'un mouvement stérile, ballottée entre Adda et les questions les plus hautes de la destinée humaine.

Il avait dit: "Si c'était elle qui avait raison..?". Mais au fond, quand il était sincère avec lui-même, il reconnaissait ne pas connaître bien au juste les croyances philosophiques et religieuses de la jeune fille.

Il avait conservé l'impression très nette qu'Adda était intelligente..., qu'elle discutait à fond et avec une grande loyauté..., et que, somme toute, malgré son brevet supérieur, il avait été presque un petit garçon devant elle, qui en avait peut-être un plus supérieur encore.

Si Adda était une fille intelligente — et elle l'était, — comment pouvait-elle croire, aimer de toutes ses forces une religion qui serait manifestement absurde...?

De là, à conclure que, peut-être, cette religion ne se présentait pas avec des arguments si puérils à celui qui voulait loyalement l'étudier, il n'y avait qu'un pas.

Ce pas, le premier, Olivier se raidit pour ne pas le franchir.

—Ne mets pas le doigt, même le petit, dans l'engrenage!... lui crie une voix intérieure. Continue ta méthode primitive qui consiste à rejeter en bloc, et sans examen, toute interrogation religieuse. C'est celle-là seule qui fait les fidèles.

Mais il ne peut pas ne pas s'avouer que c'est là une tactique de faible..., une reconnaissance de la force opposée...

Ou le christianisme ne signifie rien, alors il peut l'étudier sans crainte.

Ou il signifie quelque chose; dans ce cas, il faut encore plus l'examiner.

C'est peut-être pour atténuer l'humiliation intérieure de cette constatation..., probablement aussi parce que le souvenir d'Adda le tourmente, qu'un matin, vers 11 h. ½, après avoir accompagné quelques élèves, il éprouve, en passant devant l'église, le subit désir d'y entrer.

Il est précisément seul dans la ruelle...; tous les paysans dînent. Et Olivier, estimant qu'il peut, en toute sécurité, se payer cette fantaisie, pousse la vieille porte de bois qui donne sous l'auvent et arrive dans l'église.

Il ne l'avait pas vue la première fois, car c'était le soir, et ses yeux alors ne pouvaient quitter Adda.

Mais ce matin, il entre à l'église, pour l'église; et la première impression est moins hostile qu'il aurait pu le supposer. La petite nef est verte et claire, verte par ses dalles, ses vieux piliers, le reflet des grands sapins qui l'entourent, claire par ses vitraux blancs qui vibrent, dans leur cadre de plomb, sous la poussée incessante du vent de la plaine.

De vieux bancs de chêne barrent la nef et les bas-côtés; quelques rares peintures, mais assez belles, dues presque toutes à des artistes de l'ancien Barbizon, un autel simple, une lampe dont la flamme étonnée semble se hausser pour voir celui qui entre: "Olivier Bernard..? Pas possible!..."

Ainsi, c'est cela, une église!... C'est là qu'on prie... qu'on pleure..., qu'on cherche à exciter en soi de vains motifs d'espoir..., sur ces bancs usés par des générations de croyants..?

(A suivre)

Sir Wilfrid Laurier conduit à sa dernière demeure

Quarante mille personnes rendent un dernier hommage au grand homme politique

Ottawa, 22. — Jamais homme d'état canadien n'a eu aussi imposantes funérailles que Sir Wilfrid Laurier. La Basilique regorgeait d'une multitude de représentants de toutes les provinces, de tous les partis politiques, de toutes les classes de la nation canadienne. On estime à plus de quarante mille personnes la foule qui voulut payer un dernier hommage à l'illustre homme d'état.

Le corps de Sir Wilfrid reposait depuis la veille dans une chapelle ardente au Parlement. C'est là que se forma le cortège funèbre qui devait le conduire à la Basilique, puis au cimetière Notre-Dame. On y remarquait un grand nombre d'ex-députés et d'anciens ministres, entre autres l'honorable Sydney Fisher, l'honorable Geo. P. Graham, l'honorable Mackenzie King, le premier ministre de la Saskatchewan, l'hon. Fielding, l'hon. Béland, l'hon. Frank Oliver, Sir Lomer Gouin et tous les membres de son cabinet; M. Henri Bourassa, M. Armand Lavergne; tous les maires des villages du comté de l'Assomption, comté natal de Sir Wilfrid Laurier, et plus de 300 députés, sénateurs et ex-députés.

Le deuil était conduit par les parents de Sir Wilfrid Laurier, le gouverneur-général, le général Gwatkin, représentant du duc de Connaught, les lieutenants-gouverneurs des différentes provinces, les représentants des différentes sectes protestantes. Il y avait dix chars de tributs floraux. Le président des Communes Rhodes, précédé du major Bower, le sergent d'armes, portant la masse, ouvrit le cortège qui lentement se mit en route vers la Basilique.

Les porteurs honoraires furent: les honorables Sir Thomas White, Sir Jas Lougheed, Sir William Mulock, Sydney Fisher, sénateur Belcourt, Sir Allen Aylesworth, Rodolphe Lemieux, Charles Murphy, R. Dandurand, sénateur Edwards, sénateur L.-O. David, Jacques Bureau, Sir Lomer Gouin et M. J.-A. Robb, M.P.

Le délégué apostolique, Mgr Pietro di Maria, officia, assisté de Mgr Routhier comme prêtre assistant, des chanoines Campeau et Plantin, comme diacres d'honneur, et de M. l'abbé Myrand comme diacre d'office. Un choeur choisi rendit d'imposante façon la messe de Perosi. Monseigneur Mathieu, archevêque de Regina, et ami intime de Sir Wilfrid Laurier, prononça l'éloge funèbre en français, tandis que le R. P. Burke, éloquent pauliste de Toronto, prononçait l'éloge funèbre en anglais. L'inhumation eut lieu au cimetière Notre-Dame, où officia le R. P. Lejeune, O.M.I., du Juniorat du Sacré-Coeur.

Notes et Commentaires

(Suite de la page 1)

il sera sensationnel, en faisant appel à tous les préjugés, à toutes les passions, à tous les instincts, plus il sera populaire, plus il sera l'aliment favori de la foule. Parce qu'il est fait de sensation, de jaunisme, il n'a nécessairement aucun souci de la vérité.

Même le cinéma qui traite de sujets historiques en fait fi. Franchement, a-t-on rien vu de plus faux, de plus absurdement faux que cette Jeanne d'Arc que le cinéma nous donna il y a deux ans? Et voyez donc quelle somme de vérité contient le drame Caillaux qu'on nous donne actuellement? Pourtant ces événements sont vieux d'à peine douze mois. On y remue de la boue; on y triture du crime; beau sujet à sensation: cela suffit. Si ce n'est point assez corsé, on le corsera. C'est le cas ici.

En pratique sans valeur éducative et en pratique aussi sans valeur moralisante. L'immoralité foncière du cinéma est telle que presque partout on a dû le soumettre à la censure. Précaution à vrai dire illusoire, car cette censure ne porte que sur l'immoral proprement dit, carrément affiché. Le cinéma est en pratique démoralisateur, non seulement parce qu'il n'est pas moralisateur, mais encore parce qu'il est incapable d'être neutre. S'il n'enseigne point la vertu, il ne peut faire autrement qu'enseigner le vice. La neutralité, en pareille matière est chose essentiellement impossible: C'est l'un ou l'autre. Et nous sommes encore à entendre citer un exemple de moralisation par le cinéma.

Mais vous ne sauriez ouvrir un rapport d'un juge des tribunaux pour jeunes délinquants sans y voir constatée et dénoncée la pernicieuse influence du cinéma. Tantôt des garçonnets et des fillettes auront volé pour satisfaire leur passion du cinéma. Tantôt, c'est le cas le plus fréquent, des gamins ont pris au cinéma des leçons de vol à l'étalage, à la tire, de fabrication de faux, de banditisme. Leur cerveau enfantin, malléable comme une cire, a reçu la leçon; ils l'ont traduite en actes et les voilà devant les tribunaux. L'effet démoralisateur est là patent. Tous les juges de tribunaux pour jeunes délinquants le reconnaissent. L'enfant a vu au cinéma le crime heureux; on lui a enseigné comment le bandit s'y prenait pour réussir et dépister la police. Jeune singe, l'enfant veut imiter.

Le seul moyen de remédier à ce mal dont trop de parents ne veulent point admettre l'existence, c'est de soustraire l'enfant à la pernicieuse influence du cinéma en en lui interdisant la fréquentation. C'est ce que semble avoir compris le gouvernement de la province de Québec.

La loi des élections en temps de guerre

Certes jamais loi plus antilibérale, plus tyrannique et plus injuste n'a été votée au Canada. C'était tout simplement la légalisation de la plus gigantesque fraude électorale dont nous ayons été témoins et en plus victimes. Mesure de temps de guerre, commandée et imposée par le salut de la patrie et qui ne durera que le temps de guerre, affirmait-on pour calmer la conscience publique. Fini le temps de guerre, fini le règne de cette loi. Beaucoup l'on cru, oubliant qu'il faut y regarder deux fois avant de croire à la parole de nos gouvernants. Ces messieurs, quand il s'agit de sauver leur chère peau, ont plus d'un truc dans leur sac. Et tout indique que nous l'allons apprendre.

Qu'entend-on par temps de guerre, a-t-on récemment demandé à l'honorable Meighen, celui-là même qui forge les lois du gouvernement actuel, surtout quand il est question de violer une des libertés populaires.

— Oh! elle cessera automatiquement d'être le jour où prendra fin la démobilisation, répond M. Meighen.

On admettra, avec le *Saskatoon Phoenix*, que c'est plutôt énigmatique et, quand on connait le peu de scrupule de nos gouvernants, moins que rassurant.

Car qu'entend-on par fin de démobilisation? C'est extrêmement vague. Ne restât-il que dix soldats en Europe que le gouvernement pourrait affirmer que la démobisation n'a pas encore pris fin et en profiter pour répéter son exploit du 17 décembre 1917. Il est peu probable qu'il pousse le cynisme à ce point. Néanmoins, il semble d'ores et déjà certain qu'il se fera voter à la session qui s'ouvre une loi électorale qui ne sera pas tout ce qu'il y a de plus démocratique.

Tiré par les cheveux

C'est le moins qu'on puisse dire de l'argument du *Saskatoon Phoenix* d'une plus forte représentation de l'Ouest au parlement fédéral.

On sait que Québec constitue le pivot de la répartition des mandats entre les différentes provinces. Sa population totale divisée par 65, nombre fixe de ses députés, — donne le quota requis. Autant de fois ce nombre, — c'était 30,819 en 1911, — sera compris dans le chiffre de population d'une province, à autant de députés aura droit cette province. Avec cette base de computation, la Saskatchewan avait droit à seize députés. Et pourtant le *Saskatoon Phoenix* en réclame vingt-et-un. Pour étayer un tant soit peu son argument, il lui faut plus que déplacer la question. Et il le fait avec un imperturbable aplomb. Il accepte comme quota de répartition ce chiffre de 30,819 fourni par la population de Québec en 1911, mais quand il s'agit de l'appliquer à la Saskatchewan il base son calcul sur la population de cette province en 1916.

C'est un calcul d'usurier.

Autour de la Ferme

CONVERSATION

—Qu'en dis-tu? A entendre parler, il parait qu'il pourra y avoir de la misère pour les habitants?

—Pauvre Baptiste, tu vois bien que ce sont des *parlements* de vieux, ça. Ces vieilles gens-là s'imaginent toujours qu'ils ont mieux fait que nous, et sont bien convaincus que nous sommes en train de nous ruiner.

—Mais enfin, mon ami, tu dois admettre que nous avons été diablement vite, depuis quelques années; tu es comme moi dans les dettes, et que ferions-nous s'il nous arrivait de mauvaises années?

—Ca s'est déjà vu, des petites récoltes et des prix de misère.

—Depuis quelque temps nous avions des prix de guerre. Mais tout ça va finir. Quand? je ne le sais pas; mais ça peut venir trop vite pour nos moyens.

—Tiens, Baptiste, ce n'est pas bon de se casser la tête pour rien. Tu vis bien, moi aussi; on ne nous refuse rien à crédit; rien ne nous manque. Moi je ne suis pas de ton avis et ne me fatigue pas le crâne inutilement. Vogue la galère! et si les mauvais temps viennent, nous ferons comme les autres.

—Oui, tu feras comme les autres qui vont aller s'enfonçant dans l'abîme. Mais tout le monde ne fera pas de même. Tiens, moi je connais des gens qui pendant que nous tuons le temps en hiver, font de l'argent tous les mois de l'année. Je connais des gens, entends-tu, qui, rien que pour la vente de lait, retirent chaque mois des chèques de $50, $100 et $200. J'ai même vu un chèque d'au-delà de $100 pour le lait vendu par un seul habitant et dans un seul mois. Et ce bonhomme avait vendu du blé, l'automne dernier, pour $10,000. Et si tu veux savoir son nom, je puis te le dire quand tu voudras. Et je n'ai pas fini de t'en conter. Il parait que ces habitants-là font encore plus d'argent avec leurs animaux vendus sur pied. Mais ce qui me surpasse, c'est d'entendre dire que le fumier paye encore plus que le lait et la viande ensemble. Ca parait extraordinaire, mais ça tout l'air que c'est bien ça. Vois-tu, nous autres, quand nous faisons notre guéret d'été, nous nous disons: Je n'avais pas grand chose, l'année dernière, sur le terrain que je laboure; cette année, je n'aurai rien et je dépense beaucoup de temps et d'argent pour faire un bon guéret d'été et le tenir noir tout l'été, mais *l'année prochaine j'aurai une récolte!!!*

Nos habitants à culture mixte ne disent pas comme nous autres: *l'année prochaine je serai payé*. En relevant leurs pâturages, ils peuvent se dire: Je dépense de l'argent en faisant ce travail, mais j'ai été fichument bien payé par le lait et la viande que j'ai vendu les *années dernières*. Sans compter que ce pâturage relevé sera une véritable terre neuve qui va tenir bien plus longtemps que le guéret d'été. C'est tout naturel; vois-tu, ce terrain a été engraissé par ce pâturage, les mauvaises herbes ont été détruites, et il ne faut pas croire que le relevage d'un pâturage ne fait pas de tort aux mauvaises herbes aussi. Il parait que les animaux donnent bien de l'ouvrage. Malgré cela, les jeunes gens même s'encouragent à ce travail; ils ne parlent pas de partir; ils font de l'argent et voient leur avenir assuré.

—Mais pour nourrir ces animaux, où prendre le foin?

—C'est la moindre des difficultés. Ne t'inquiète pas. Les fourrages verts, — le blé d'Inde, la luzerne, même les chardons jaunes, la folle avoine, avec toutes les saletés que pousse la terre, — vont faire une excellente nourriture à nos vaches à lait; et quand nous aurons le *silo*, il sera très facile de les récolter et les conserver.

N.-C. JUTRAS, ptre.

En Province

SAINT-EUSTACHE

Le 27 janvier, M. Harry Hogue unissait sa destinée à celle de Mlle Augustine Picard, et le même jour, M. Antonin Ménard conduisait à l'autel Mlle Alexina Hogue. Les mariés étaient vêtues de blanc. La noce se fit chez M. L. Hogue.

Après le mariage, tous les parents se rendirent là, où eurent lieu dîner, souper et veillée. Après s'être bien amusés, on se quitta à une heure très avancée, tous contents.

A tous ces nouveaux époux nos souhaits de bonheur et de prospérité.

* * *

Mme Zenophile Ménard donnait, le 3 février, naissance à une charmante petite fille, baptisée Irène-Marie-Solange. Le parrain fut M. Victor Ménard, frère de l'enfant, et la marraine, Mlle Alphonsine Lachapee.

* * *

Mlle Elizabeth McDonell est partie en voyage d'affaires importantes à Vancouver.

* * *

Depuis trois semaines M. Honoré Rivard a la visite d'un de ses frères, M. E. Rivard, et de sa fille, Mlle Berthe, du Dakota Nord.

* * *

La grippe espagnole n'a pas encore quitté Saint-Eustache. Depuis plus d'une semaine les familles Senécal et Chabot en souffrent. Espérons que celles-là seront les dernières.

SAINT-GEORGES DE CHATEAUGUAY

C'est avec peine que nous apprenons la mort de la soeur de M. Léo Schanus, Mme. Joseph Theisen, décédée à Anvers, Belgique. Cette noble mère a donné un fils à la patrie belge, le capitaine Paul Theisen, tombé sous les balles des Allemands en 1918, à la bataille d'Ypres.

Depuis la mort de son fils, Mme Joseph Theisen a toujours été dans le deuil et la tristesse, la mort est venue mettre fin à sa peine en réunissant la mère au fils dans l'éternité bienheureuse; deux nouveaux intercesseurs pour la Belgique affligée.

Que Dieu accorde à ces deux âmes généreuses l'éternel repos dans la cité des Saints. Nos sincères condoléances à M. Léo Schanus dans le malheur qui le frappe.

* * *

Vendredi, le 7 courant, nous avons eu un commencement d'incendie chez Mme Veuve Louis Vincent, mais grâce au courage de MM. Zotique et Arlélard Chèvrefils et M. Ephrem Dupont, le feu a été maîtrisé en quelques secondes.

* * *

Vendredi soir, le Rév. M. Friar est venu prendre le souper chez M. J.-B. Chèvrefils.

* * *

Samedi dernier, M. Thomas Dupont est venu rendre visite à la famille J.-B. Chèvrefils.

* * *

Dimanche dernier il y a eu une soirée de cartes chez M. Zotique Chèvrefils. M. et Mme Paul Caplette et M. Joachim Vincent et M. Georges Dupont étaient présents, ainsi que M. Isidore Chèvrefils. Tous se sont bien amusés.

* * *

Nous espérons que sous peu toutes les familles de Saint-Georges seront abonnés au journal la *Liberté*, le seul organe du Canadien-français au Manitoba; le défenseur de nos droits et de notre religion. Nous aimerions que chaque famille lise ce bon journal et que les enfants le dimanche perfectionnent leur français en le lisant. C'est là aussi le désir de notre digne Archevêque et aussi de notre curé.

* * *

Nous sommes heureux d'apprendre que M. Léo Schanus est complètement rétabli après une quinzaine de jours de dure maladie. M. Schanus reprendra sous peu ses occupations ordinaires. Il nous fait plaisir de le revoir encore dans la vie active.

* * *

Mme Joseph Bédard a été dangereusement malade, la semaine dernière. Grâce à Dieu elle va mieux de jour en jour.

* * *

Les paroissiens de Saint-Georges ont répondu à l'appel de leur curé avec empressement en apportant du bois pour l'église et le presbytère.

* * *

M. Philorum Vincent est malade depuis bientôt un mois. Nous espérons qu'il sera bientôt rétabli.

* * *

Nos cultivateurs ont vendu presque tout leur foin. Ils sont tous occupés à charger des chars à 14 milles de Saint-Georges. Ils sont tous contents de leurs ventes.

* * *

M. Joseph Papineau est entièrement rétabli. Nous sommes contents de le voir reprendre ses travaux.

* * *

Jeudi le 30 janvier le service anniversaire de M. Joseph Rioux, père de notre curé, a eu lieu dans notre église au milieu d'une foule pieuse et recueillie.

* * *

M. Adrien Vincent est retenu à la maison par la maladie depuis quelques jours.

* * *

M. Thomas Dupont doit nous quitter dans quelques mois pour faire un voyage aux Etats-Unis et dans la province de Québec. Nous souhaitons au jeune homme un heureux voyage.

Eléonore.

FISHER BRANCH

Nous aimons à rappeler à nos amis lecteurs de la *Liberté*, que le 3 mars aura lieu la partie de paniers et la râfle du couvre-pieds dont il est question depuis déjà assez longtemps. Cette partie de paniers a été retardée par la funeste visite de la terrible épidémie.

Les jeunes gens de la paroisse, très d'accord avec les demoiselles, s'exercent à donner une soirée récréatrice et intéressante, mais tous comptent sur la bonne volonté et sur l'entrain du public.

Venez donc en foule passer la veillée du lundi gras avec nous ici, à Fisher Branch, où l'on sait bien s'amuser et dans l'occasion, rire même à gorge déployée.

* * *

Notre dévoué curé, M. l'abbé Leroux, a quitté ses ouailles pour quelques semaines, pour prendre un repos strictement nécessaire. Daigne le ciel exaucer nos humbles prières, puis hâte la guérison de notre pasteur et le ramener bientôt au milieu de ses brebis.

* * *

M. Perron, le dévoué instituteur de l'école De Laval, a dû obtenir un congé pour se rendre à Winnipeg par affaires.

* * *

Mlle Maheu vient de prendre la direction de la nouvelle école du Moulin. Bienvenue et succès à notre institutrice.

* * *

M. Polycarpe Côté, autrefois de Fannystelle, vient de s'établir parmi nous. Il nous fait toujours plaisir d'offrir nos souhaits de bienvenue et de prospérité aux nouveaux colons qui, comme nous, parlent la même langue et partagent les mêmes croyances.

SAINT-ALPHONSE

Mardi soir, le 11 février, nous avons eu une petite séance très bien réussie, donnée par les élèves du couvent. MM. les curés Rousseau et Kwakman, ainsi que le R. P. Antoine, ont bien voulu l'honorer de leur présence et donner ainsi aux Révérendes Soeurs une marque d'estime, et aux élèves un encouragement bien précieux. Nos petites actrices promettent beaucoup, et seront bientôt à la hauteur des demoiselles Alexandrine Cossin et Ida Fifi, qui jouent leurs rôles on ne peut mieux.

L'assistance était assez nombreuse, mais l'aurait été bien plus, s'il n'y avait eu danse la veille et le lendemain de la petite séance. Nous félicitons nos bonnes Soeurs du succès qu'elles ont obtenu de nouveau avec leurs élèves. Espérons qu'une autre fois le diable ne montrera pas ses cornes.

La grippe espagnole ne fait plus parler d'elle ici. Du reste, elle n'a pas été bien chanceuse; presque tout le monde lui a fermé la porte en l'ouvrant à la dévotion à saint Roch, qui est encore invoqué tous les jours, après la messe.

* * *

Il y a de nouveau un grand nombre de pensionnaires au couvent, et ce petit monde travaille à qui s'instruira le mieux dans les trois langues: le français, l'anglais et le flamand. Les petits Flamands apprennent le catéchisme dans leur langue, ce qui les aide à mieux comprendre leur religion et les devoirs de leur religion. Ne parlez pas de ces enfants qui apprennent le catéchisme en anglais et qui n'en savent plus un mot quelques semaines après qu'ils ont quitté l'école. Ce sont ceux-là qui vont faire de grands catholiques!

* * *

M. Emile DeSchouwer a eu le grand bonheur de revenir sain et sauf auprès de ses bons parents, après avoir passé quelques mois au front, en France. Nous nous réjouissons avec lui et ses parents.

Ecasla.

MEADOW PORTAGE

Les amis de M. Napoléon Paradis sont heureux d'apprendre qu'il a fait l'acquisition d'un bateau à gazoline pour faire le transport de la crème et des marchandises.

Un ami.

COTE DU GRAIN

Cote fournie par le Comptoir Agricole

LUNDI, LE 24 FEVRIER

BLE

No 1 Nord déchargé	$2.24½
No 2 Nord déchargé	2.21½
No 3 Nord déchargé	2.17½
No 4 Nord déchargé	2.11½
No 5 Nord déchargé	1.99½
No 6 Nord déchargé	1.90½
Fourrage, déchargé	1.89
Rejeté No 1	2.14½
Rejeté No 2	2.11½
Rejeté No 3	2.06½
"Smutty" No 1	2.15½
"Smutty" No 2	2.12½
"Smutty" No 3	2.08½

AVOINE

2 C. W., déchargé	$ 72
No 3 C. W.	.62⅞
Fourrage, Extra No 1	.64⅞
Fourrage 1	.61⅜
Fourrage 2	.57⅜

ORGE

No 3 C. W.	$ 85¾
No. 4 C. W.	$ 80⅝
Fourrage	.74½
Rejeté	.73½

LIN

No 1 C. W., déchargé	$3.28⅞
No 2 C. W.	3.20⅞
No 3 C. W.	3.01⅞
Rejeté	3.01⅞

SEIGLE

C. W.	$1.20

"Déchargé" veut dire déchargé à l'élévateur terminus à Fort William et Port Arthur.

La cote pour le grain "tough", "rejeté", "smutty" est pour ce grain déchargé.

BETAIL

"Steers."—	
Excellent	$12.00 à $14.50
Bons	$9.75 à $12.05
"Feeders".—	
De choix	$9.75 à $12.50
Bons	$6.75 à $7.50
"Bulls".—	
Excellents	$7.50 à $8.50
Bons	$5.75 à $6.25
Ordinaires	$5.00 à $5.50
"Oxen".—	
Excellents	$8.00 à $9.75
Bons	$6.50 à $7.75
Ordinaires	$4.00 à $5.00
Vaches.—	
Excellentes	$9.00 à $10.00
Bonnes	$6.00 à $7.00
"Canners"	$4.50 à $5.25
Laitières et "Springers". Prix	$65.00 à $110.00
Taures.—	
Excellentes	$9.00 à $10.50
De choix, 'Stockers'	$7.25 à $8.00
Bonnes	$5.75 à $6.75
Veaux.—	
Léger, De choix	$8.00 à $9.50
Lourd, De choix	$7.50 à $8.50
Cochons.—	
Choix	$17.00
Légers	$13.00 à $14.50
Lourds	$13.00 à $14.00
Trules	$12.00 à $13.50
"Stags"	$10.00 à $11.00
Moutons.—	
Agneaux	$14.50 à $15.25
Moutons	$10.00 à $11.00

PRODUITS

Prix du gros

Oeufs.—	
Frais. Aux expéditeurs	$ .48
Beurre.—	
Crèmerie. Au détailleur	$ .50
De ferme. Aux expéditeurs	.30
Viandes.—	
Patates—	
Le boisseau. Lot de 10-20	$ .90

Gruau—

Sac de 80 livres	$4.40

Farine—

Conformément à l'arrêté gouvernemental. Comptant. Au char.

Five Roses. Sac de 98 livres		$5.45
Fives Roses. 2 sacs de 49 livres		5.55
Five Roses. 4 sacs de 25 liv.		5.65
Purity. Sac de 98 livres		5.45
Purity. 2 sacs de 49 livres		5.55
Purity. 4 sacs de 24 livres		5.65
Royal Household. Sac de 98 liv.		5.45
Royal Household. 2 sacs de 49.		5.55
Royal Household. 4 sacs de 24.		5.65
Winnipeg	$31.00	$36.00

Alimentation—

	Son	Gru
Winnipeg	$30.80	$35.50

Sucre—

Granulé, Extra	$9.50 à $10.15

C'est le prix au baril. Au sac de 100 livres, 5 sous de plus; en poudre, boîte de 60 livres, 20 sous de plus qu'au baril; en gros pains, boîte de 100 livres, la même chose qu'au baril.

Foin—

(Prix de gros aux producteurs. Timothy d'Ontario, f.o.b. Winnipeg.)

"Timothy" No 1	$32.00
"Timothy" No 2	$30.00
"Timothy" No 3	$28.00

(Domestique, f.o.b. Winnipeg.)

"Red Top" No 1	$21.00
"Red Top" No 2	$19.00
"Red Top" No 3	$17.00
Upland No 1	$18.00
Upland No 2	$16.00

A L'UNION CANADIENNE

Conférence par M. Louis-Philippe Gagnon

Dimanche soir, c'était la jeunesse qui faisait ses premières armes. Et vraiment l'Union Canadienne ne peut que se féliciter du choix de son premier conférencier. Il était précédé, il est vrai, d'une belle renommée qui devait valoir au jeune orateur de la soirée, M. Louis-Philippe Gagnon, secrétaire de l'Association d'Education, un bel auditoire, de l'aveu de tous un des plus nombreux que l'on ait vus aux réunions si populaires de l'Union Canadienne. On escomptait un régal, et tous s'accordent à dire que l'on fut servi à souhait.

M. Louis-Philippe Gagnon est un de ceux qui sont en marche vers les sommets et qui constitueront demain l'élite intellectuelle de notre race. Son début de conférencier est à la fois un réconfort et une promesse d'avenir.

Nous regrettons que le peu d'espace dont nous disposons ne nous permette pas de faire savourer à nos lecteurs le texte de cette vibrante et substantielle conférence. A notre grand regret, nous ne pouvons qu'en donner un bien pâle résumé.

Après s'être brièvement excusé de sa jeunesse, le conférencier nous déclare qu'il ne veut que dégager "quelques principes d'ordre national, certaines conclusions pratiques susceptibles de relever le niveau de nos libres aspirations."

D'abord la fierté historique. Nous avons un beau passé d'histoire; nous le savons, et nous en avons la fierté, peut-être un peu vague et imprécise. Avoir le culte de la patrie et des ancêtres ne suffit pas cependant à constituer un patriotisme intelligent. Le patriotisme est une passion, et comme toutes les passions il doit être soumis à une discipline. Cette discipline, un peuple qui veut vivre et vivre intensément doit la demander à son passé.

Avons-nous su résister et ne point nous laisser abattre par la persécution? Oui, aussi bien que les autres peuples qui ont été opprimés. Et le conférencier esquisse le tableau de notre résistance au lendemain de 1763. Nos pères, poignée de héros, ne s'attardent pas à pleurer sur le passé, mais ils se replient sur eux-mêmes et préparent une silencieuse et imbrisable résistance aux assauts insidieux d'un arrogant vainqueur. C'est le point de départ du conflit entre les deux races de ce pays.

Nous avons vécu et grandi, ne subissant que de rares défections. Devons-nous nous arrêter là ou pousser notre marche vers les sommets?

Un peuple est solidaire de ses morts et de ceux qui naîtront, a écrit en résumé Barrès. Plongeons-nous dans l'avenir et étapes par étapes allons vers la supériorité intellectuelle.

Pour y parvenir, il nous faut nous saturer de notre histoire. Elle nous enseignera l'amour et le respect de nos institutions, l'admiration de nos moeurs et une connaissance plus approfondie de nos affinités françaises.

Et le jeune et brillant conférencier développe avec force et bonheur sa thèse de l'histoire, inspiratrice et directrice de notre action nationale. Nous avons suivi l'impulsion de l'atavisme et non pas les directions pensées et raisonnées que nous aurait fourni une connaissance approfondie de notre histoire. Il faut espérer pour pouvoir agir: ce fut parce qu'il espérait que O'Connell fit les luttes de l'Irlande et lui gagna une parcelle de liberté politique. Tout un mouvement, comme celui de la Jeune Irlande, s'inspire d'un retour à la saine et véritable histoire de l'Irlande. Ces plus ardents chefs sont ceux-là qui ont été le plus ardemment aux sources de son histoire oubliée ou dénaturée.

Une orientation nouvelle entraine la jeunesse canadienne. Elle dédaigne la politique et ne veut lui faire que sa juste part afin de pouvoir porter tout son effort vers la supériorité intellectuelle.

Puis M. Gagnon se demande comment nous, du Manitoba, avant-garde de la civilisation française, comme jadis Dollard, devons accomplir notre devoir national. D'abord, nous devons nous efforcer de bien parler notre langue, puis nous devons apprendre et faire apprendre notre histoire. Comme une mentalité ne s'improvise pas, il importe que les parents forment leurs enfants à l'amour de la patrie, leur apprennent le sens profond de l'histoire. Cet enseignement reçu dans son jeune âge inspirera et dirigera l'homme fait. L'*Action Française* et la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal tracent les cadres de cet enseignement. C'est le mouvement qui nous permettra de donner naissance à une littérature qui sera nôtre, à laquelle nous donnerons sa formule. Mais pour réaliser ce programme, nous devons continuer nos ancêtres.

* * *

M. Gédéon Lemay avait présenté le conférencier à l'auditoire, rehaussé par la présence de Mgr Dugas. M. Roger Goulet le remercia avec une verve délicieuse.

La chorale rendit de magistrale façon "Le Songe", d'Ambroise Thomas. Mlle Marie Benoit chanta avec une grâce exquise "Tu me dirais", puis en rappel "L'anneau". Mlle Guilbert nous donna, avec le talent qu'on lui connait, "La Langue Française", puis, en rappel, "La Saisie".

LE CLUB "LE CANADA"

L'arrivée à la Rivière Rouge, dans l'été de 1818, de celui qui devait être le premier évêque de l'Ouest Canadien, l'abbé Norbert Provencher, marqua la date principale de cette oeuvre merveilleuse qu'est l'Eglise catholique de l'Ouest. Tous les lecteurs de ce journal qui pourront se rendre voudront entendre la conférence que donnera sur ce sujet de tout premier intérêt l'un de nos plus brillants orateurs en langue française de la province, M. J.-Ernest Cyr, ancien député au Parlement Fédéral du comté de Provencher.

Le Comité d'organisation du club "Le Canada", qui a eu la bonne fortune de pouvoir s'assurer ainsi pour son oeuvre de propagande nationale le concours de Monsieur Cyr, annonce aussi que M. H.-B. LeFranc, que nombre de nos lecteurs ont entendu à diverses reprises ces dernières années et plus particulièrement l'été dernier lors de la représentation du Cid au théatre Winnipeg, déclamera à cette occasion le célèbre poème du grand poète français François Coppée, "La Grève des Forgerons", en s'inspirant de l'interprétation de Mounet-Sully, le grand tragédien français qu'il a eu l'occasion d'étudier en France.

Cette soirée du Club "Le Canada" promet donc d'être exceptionnellement intéressante. Bien qu'il y aura un certain nombre d'invitations d'envoyées, comme il est difficile de n'oublier personne, ceux de nos lecteurs qui n'en recevront pas voudront bien ne pas se formaliser, et se rendre tout de même, sûrs qu'ils peuvent être qu'ils seront quand même les bienvenus.

Que l'on se souvienne du jour et du lieu: dimanche prochain le 2 mars, à 8 h. 30 du soir, dans la grande salle de réception du Café Blackstone, ancien hôtel Olympia, rue Smith Nord.

Canfranc.

CONDOLEANCES

"Le Cercle Langevin No. 153 de l'Alliance Nationale, sur proposition de l'honorable Juge Prud'homme, désire exprimer ses regrets sincères à l'occasion du décès d'un de ses membres les plus distingués, feu M. L.-N. Bétournay.

"Citoyen honorable, dévoué à nos institutions nationales, ardent patriote, il a donné l'exemple pendant sa vie, de l'estime que nos compatriotes peuvent mériter parmi nos concitoyens d'origine anglaise, par l'accomplissement de ses devoirs comme greffier de la cour de comté et de la cour de succession, avec un dévouement et une courtoisie qui ne se sont jamais démentis.

"Nous offrons également nos sentiments de condoléances aux membres de sa famille, que cette mort vient de jeter dans le deuil.

"Qu'une grand'messe soit chantée pour le repos de son âme."

J.-O.-E. Lévêque,
Secrétaire.

LAC DU BONNET

L'ère des réformes

Nous espérons que notre nouveau Conseil Municipal ne tardera pas à inaugurer une série de réformes législatives. Dans une municipalité nouvellement fondée comme la nôtre, il y a tant à faire qu'on ne sait trop par quel bout commencer. C'est cela qui a tellement tourmenté notre ancien Conseil, qu'à force d'hésiter et de tâtonner, il a fait comme la mule qui n'avait pas mangé ni bu depuis trois jour. Placée entre une botte de foin et un seau d'eau, elle ne savait pas si elle devait commencer par satisfaire sa faim ou sa soif. Elle hésita si longtemps qu'elle finit par mourir de faiblesse. Ainsi en a-t-il été de notre ancien Conseil, qui a fini par tomber de faiblesse et mourir dans une chaussée de castors.

A notre nouveau Conseil de prendre courage et de saisir le taureau par les cornes.

Une des premières réformes à faire sera d'établir un système d'enclos pour les bestiaux. Il faudrait que les animaux du villages soient renfermés depuis le 15 novembre jusqu'au 1er mai. Il n'y a rien à manger pour eux dans le village, à ce temps-ci de l'année, si ce n'est le foin et les couvertures de nos gens de la campagne, qui viennent au village afin d'écouler leurs produits et faire leurs emplettes. Ce n'est pas bien agréable pour une personne de voir une bande de vaches enragées se lancer sur sa voiture et lui avaler ses paquets, sa farine, ses poches de moulée, etc., etc. Moi-même, je suis arrivé au village dernièrement avec neuf poches vides que je devais faire emplir de grain. Je n'avais pas quitté ma voiture depuis plus de dix minutes qu'une bande d'animaux m'avaient déjà fait disparaitre trois poches. Je n'en trouvai que six dans ma voiture, lorsque j'allai les faire emplir. Encore, un inconvénient de laisser rôder des animaux sur les quelques bouts de trottoirs que nous avons: ce n'est pas propre dans le village.

Autre réforme à propos d'animaux. Les animaux mâles ne sont pas supposés rôder. Mais quelquefois un animal s'échappe. La loi provinciale est excessivement injuste sur ce point; cependant elle ne s'applique que dans les municipalités qui n'ont pas établi un système d'enclos, telles que la nôtre. On a profité de cette occasion afin de "saler" un de nos compatriotes, l'automne dernier, pendant l'épidémie de la grippe espagnole.

Pour tout animal qui n'est pas sensé avoir droit de rôder, nous voulons que le Conseil passe un règlement qui obligera le monde de le mener à l'enclos, s'il veut faire imposer une amende à son propriétaire. Que l'on suive les règlements des autres municipalités à cet effet. Ce n'est pas la coutume d'imposer une amende de plus de deux piastres pour chaque animal mâle qui s'échappe, ou qui rôde. Notre Conseil ferait bien de faire venir un règlement d'enclos de quelques autres municipalités, afin de savoir où il en est.

Justice.

BRUXELLES

Un groupe de parents et d'amis se sont réunis dimanche, le 2 février, chez M. Adolphe François. On y remarquait: M. et Mme Camille Shoumack, M. et Mme François Degueldres, M. et Mme Hormisdas Côté, M. et Mme Hyacinthe Ledoyen, M. et Mme Joseph Fifi, M. et Mme Joseph Lafrenière, M. et Mme Julien Froidart, M. et Mme Julien Ledoyen, M. et Mme Achille Fifi, M. et Mme Bernard, M. et Mme Henry Kenargère, M. et Mme Gustave Hutlet; Mlles Maria Fifi, Yvonne Côté, Alma Côté, Marie Schoumack; MM. Charles Gaucher, Adolphe Ledoyen, Henri Fifi, Désiré Ledoyen, R. Schoumack, Adrien Fifi, Charles Fifi.

On y passa une soirée très agréable. Il y eut musique, chant, etc. M. Hormisdas Côté, qui par ses histoires, ses chansons et *sermonimonette* sut bien nous égayer.

Mme Adolphe François nous servit un délicieux réveillon qui fut très goûté de tous.

Brunette aux yeux noirs.

Mlle Lydia Desrosiers est décédée le 18 février dernier, à Saint-Boniface, à l'âge de 12 ans et 10 mois. Elle était la fille de M. J.-P. Desrosiers, 107 rue Bertrand.



Le ministère des Travaux publics recevra jusqu'à midi, mardi, le 4 mars 1919, des soumissions séparées pour la construction d'une résidence pour les médecins, de quartiers pour les gardes malades, de casernes pour les infirmiers, d'un édifice de récréation et d'un édifice d'emmagasinement à Winnipeg (Tuxedo) Man., lesquelles soumissions devront être cachetées, adressées au soussigné, et porter sur l'enveloppe, en sus de l'adresse, les mots: "Soumission pour Résidence des Médecins, Quartiers des Gardes-malades, etc., (selon le cas), Hôpital Militaire, Winnipeg, (Tuxedo), Man."

On peut consulter les plans et devis et se procurer des formules de soumission aux bureaux de l'architecte en chef, du ministère des Travaux publics, Ottawa, du surintendant des hôpitaux militaires, édifice Notre-Dame Investment, Winnipeg; de l'architecte résident, Winnipeg, Man.; du commis des travaux, Regina, Sask., et du surintendant des hôpitaux militaires, édifice Beveridge, Calgary, Alta.

On ne tiendra compte que des soumissions faites sur les formules fournies par le ministère conformément aux conditions mentionnées dans les dites formules.

Un chèque égal à 10 p. c. du montant de la soumission, fait à l'ordre du ministre des Travaux publics et accepté par une banque à charte, devra accompagner chaque soumission. On acceptera aussi comme garantie, des bons des emprunts de guerre du Dominion, ou des bons des emprunts de guerre et des chèques pour compléter le montant.

Par ordre,
R. C. DESROCHERS,
Secrétaire

Ministère des Travaux publics,
Ottawa, le 11 février 1919.

MAISONS A VENDRE

Avenue Provencher, face au Collège. — Lot 66x132. Résidence moderne 32x16 et 18x23. Verandah. $6,800. Termes faciles.

Près avenue Provencher. — Lot 50x116. Résidence moderne; 9 chambres. Prix $6,000.00. Termes faciles.

Face au Collège. — Lot 25x140. Bonne maison de 8 chambres, complètement moderne. $5,500.

Au sud de la rue Hamel. — Lot 33x144. Résidence en brique. 8 chambres; complètement moderne. $5,000: $1,500 comptant; balance facile.

Sud de la rue Hamel. — Lot 33x144. Bonne maison de 7 chambres, moderne. $1,600: $1,000 comptant; balance facile.

Rue Langevin, sud de la rue Cathédrale. — Lot 100x120. Bonne maison de 7 chambres; moderne. Petite écurie, garage, poulailler. $5,000.00: $1,500.00 comptant, balance facile.

Rue Dumoulin, près avenue Taché. — Lot 33x120. Jolie résidence de 8 chambres, complètement moderne. Prix $4,500. $50 comptant, balance facile.

Rue Dumoulin, est du pont de la Seine. — Lot 66x120. Bonne maison semi-moderne. 8 chambres. Ecurie. $2,000: $400 comptant.

Rue Aulneau, près rue Cathédrale. — Joli lot à bâtir. 50x 120: $1,500. Termes faciles.

Pour acheter les propriétés ci-haut énumérées, s'adresser à

C. BUFFET
201, *Edifice Somerset, Winnipeg*
Tél. Main 623.

PETITES ANNONCES

Tarif: 1 sou par mot. Minimum: 25 sous par insertion. Le paiement doit toujours accompagner la copie de l'annonce.

Les personnes désirant faire un voyage au Canada, aux Etats-Unis, en Europe ou tout autre pays, feraient bien de s'adresser à *M. M.-E. Sabourin, agent de voyages, 60 avenue Provencher, Saint-Boniface*, où tous les renseignements voulus leur seront donnés volontiers.

Un veuf demande un couple marié pour travailler sur une ferme et avoir soin d'un enfant de quatre ans. S'adresser à *M. Albert Jeanroy, Springside, Sask.*

A vendre.—609 acres de bonne terre en culture, bonne bâtisse, bonne eau, renclos. 1 mille de l'école, 3 milles de l'église et de l'école dans la Saskatchewan, 300 milles de Winnipeg. S'adresser à 415 *Second St., Fort Frances, Ont.*

A vendre.—160 acres de bonne terre à vendre. En face de l'école, deux milles de l'église et du village. Prix et conditions. S'adresser à *Ernest Bouchard, Fisher Branch, Man.*

Chevaux de race à vendre.—Vendome, étalon Percheron, gris, pesant 1,700 livres, né le 13 mars 1910. Père, Port de Vendome; mère, Prairie Rose.—Blondin. Etalon canadien enregistré, né le 13 juin 1917. Père, Carnot; mère, Attalente.—Gourmette. Jument canadienne enregistrée. Père, Bijou; mère Attalente. Née le 9 avril 1911.—Voltige. Jument canadienne, enregistrée. Née le 3 mai 1914. Père, Bijou; mère, Catherine.—Nous vendrons à bonne conditions à des gens solvables. *Hébert et Frères, Saint-Pierre, Man.*

On désire acheter une bonne terre à culture. Bâtisses et eau désirées. Facilités de paiement. Ecrire à la *Liberté*.

Ménagère.—Fermier célibataire demande une bonne ménagère, âgée de 30 à 35 ans. Française ou Belge. Ecrire: *J. Chartier, Fife Lake, Sask.*

A vendre ou à louer. — Maison moderne avec lot d'une bonne dimension. Un bon marché. S'adresser à *M. Camille Bruyère, 51 rue Ritchot, Saint-Boniface, Man.*

On demande immédiatement une bonne institutrice parlant le français et l'anglais, pour enseigner à l'école Précourt. S'adresser à *J.-E. Gareau, secrétaire-trésorier, D. S. Précourt No 1634, Cayer, Man.*

A vendre. — 310 acres de terre entièrement propres à la culture, à Fannystelle, centre français; près de l'église, de l'école et de la gare. A vendre aussi: machines, chevaux et vaches, si désiré. S'adresser à *Mme Vve Guyot, Fannystelle, Man.*

A vendre. — Un piano. S'adresser à *J.-A. Hébert, 273½ Ave Portage, Winnipeg, Man.*

Ecrivez ou venez nous voir pour un incubateur "*Buckeye*". Capacité de 65 à 600 oeufs au prix de $16 à $107. *S. Beaulieu, 504 DesMeurons, Saint-Boniface, Man.*

Perdu. — Une montre en or, à Saint-Boniface, du tramway en face de la cathédrale, à la Maison Provinciale et de là à la cathédrale. Prière de remettre à *Mme Bourgouin, 158 rue Edmonton, Winnipeg, Man.*

AU SACRE-COEUR

La partie de cartes organisée et donnée le 18 courant, par les jeunes gens de notre paroisse du Sacré-Coeur, au profit de l'école, remporta un succès des plus complets; au-delà même de nos espérances, suivant l'expression de notre dévoué curé, le R. P. Normandin, O.M.I.

Ces réunions établissent sans doute entre les paroissiens un courant de fraternité qui aura sa répercussion dans nos autres oeuvres paroissiales. Oui, jeunes gens, ayez confiance en vous-mêmes, et soyez unis; c'est en cela surtout qu'il faut persévérer, et vous n'avez rien à craindre en suivant les sages conseils de votre dévoué pasteur, car les prêtres sont des sources sûres de saines influences. Un jour viendra sans doute que vous devrez répondre aux besoins de l'avenir et vous devez, dès à présent, former un noyau sur lequel nous pourrons compter.

MM. St-Germain, Dufresne, Ste-Marie, Gauthier, Olivier, Cayer, Morin, St-Pierre, Dumoulin, Mineau, Desrochers, Bédard et Deschênes furent les organisateurs de cette charmante soirée, et ne méritent que des félicitations.

Les prix furent distribués par M. St-Germain. Le prix d'honneur pour dames, donné par M. Félix St-Pierre, fut gagné par Mme O. Roy; celui des messieurs, donné par M. E. Dufresne, fut gagné par Mme A. Lavoie. Les prix de consolation pour dames furent gagnés par Mme A.-B. Desrochers et Mlle Durier, et celui des messieurs par M. G. Bernier.

Il y eut une chanson par Mlle R. Castéla; une déclamation par M. C. Ste-Marie; chanson et déclamation par M. A. Ganut; chanson comique par M. G. Lévêque. Tous ces artistes ont accompli leur tâche avec succès et ont mérité nos plus chaleureux applaudissements.

Café et gâteaux furent servis, et la soirée, qui fut une des plus agréables sous tous les rapports, se termina par les chants de "O Canada", "La Marseillaise", et "Dieu sauve le Roi."

* * *

Organisation d'une séance

Dimanche après-midi, à 3 heures, le 2 mars, il y aura une réunion de tous les jeunes gens de la paroisse du Sacré-Coeur, dans la salle de l'école, pour faire les préparatifs dans le but d'organiser une séance qui aura lieu prochainement.

Tous les jeunes gens sont donc priés de s'y rendre en grand nombre.

* * *

Baptême

A M. et Mme L. Arsenault, un fils qui a reçu au baptême les prénoms de Joseph-Henri-Gérard. Parrain et marraine: Maurice et Cécile Arsenault.

* * *

Nos petits de l'école ont remporté hier soir un joli succès devant une belle assistance. Ils rendirent avec un charme prenant un joli programme musical et littéraire, clôturé par un délicieux tableau vivant.

M. Jules Collon, président de la Commission Scolaire, remercia et félicita nos enfants avec ce bonheur d'expression qui rend si délicieuse son éloquence.

* * *

Le tient en bonne santé et vigoureux. M. N.-C. Clang, de Rogers, Ark., écrit: "Nous employons le Novoro du Dr Pierre dans notre famille, y compris mon père qui, âgé de quatre-vingt-trois ans, est vigoureux et se porte très bien. Depuis plusieurs années il emploie cette médecine et croit qu'il n'en existe pas d'aussi bonne. Nous ne pouvons pas nous en passer dans notre famille." Les personnes d'âge avancé appellent le Novoro du Dr Pierre une "source de jeunesse" parce qu'il fortifie et restaure les fonctions vitales de nos organes, excite l'appétit et la digestion. C'est un vrai remède de famille également efficace sur les jeunes comme sur les vieux. Ce n'est pas une médecine de pharmacie, mais elle est fournie au public par des agents spéciaux, ou directement par Dr Peter Fahrney & Sons Co., 2501 Washington Blvd, Chicago, Ill.

Les remèdes du Dr Pierre sont délivrés au Canada, libres de tous droits.

10—La Lib G.-H. B. 21 fév.

SAINT-MALO

M. et Mme Victor Charette sont heureux d'avoir une grosse fille, baptisée Gertrude-Victorine-Diorina, et née le 17 février. M. et Mme Alfred Gladu, cousins de l'enfant, étaient les parrain et marraine.

REMERCIEMENTS

M. J.-P. Desrosiers, qui a été cruellement éprouvé par la perte de sa fille Lydia, désire remercier sincèrement tous ceux qui lui ont donné des marques de sympathie dans sa douleur.

AU LUXEMBOURG

Garcia Moreno, président de la République de l'Equateur — qui mourut assassiné par les francs-maçons, — tout en gardant ses convictions religieuses appuyées sur de fortes études, oublia quelque temps pendant sa jeunesse la pratique de la communion pascale.

Pendant qu'il étudiait à Paris, il discutait un jour chaleureusement avec un ami sur la nécessité de la religion. Ils se promenaient ensemble dans une allée du jardin du Luxembourg.

Garcia Moreno plaidait pour la bonne cause avec des raisons si convaincantes que bientôt son interlocuteur fut sur le point de se rendre.

Il lui restait toutefois une dernière ressource.

— Mais comment se fait-il que vous défendiez si ardemment la religion? En réalité, vous n'êtes pas logique: car vous-même vous ne me semblez pas la pratiquer beaucoup.

Le coup avait porté juste. Mais Garcia Moreno était un homme de caractère.

— C'est vrai, dit-il, vous avez raison aujourd'hui et je manque de logique. Mais vous aurez tort demain, car je vais mettre ma vie d'accord avec mes convictions.

Garcia Moreno serra la main de son ami et alla se confesser pour être en règle et avoir le droit de défendre la vérité.